MONSIEUR PIÉGOIS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Qui perd gagne.
Monsieur veut rire.
Faux départ, illustré par L. Cappiello.
Années d'aventures, illustré par Hermann-Paul.

THÉATRE

Brignol et sa Fille, comédie en trois actes.
Petites Folles, comédie en trois actes.
Rosine, pièce en quatre actes.
Innocent, comédie en trois actes (avec Alphonse Allais).
Mon Tailleur, comédie en un acte.
Les Maris de Léontine, comédie en trois actes.
Mariage bourgeois, pièce en quatre actes.
La Bourse ou la Vie, pièce en quatre actes et cinq tableaux.
La Veine, comédie en quatre actes.
Les Deux Ecoles, comédie en quatre actes.
L'Adversaire, comédie en quatre actes (avec Emmanuel Arène).
La Châtelaine, comédie en quatre actes.
La Petite Fonctionnaire, comédie en trois actes.
Notre Jeunesse, comédie en quatre actes.
Monsieur Piégois, comédie en trois actes.
Théâtre complet. — Brignol et sa fille, Petites Folles. 1 vol.

Sous presse

Le Beau Jeune Homme, comédie en cinq actes.
Les Passagères.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt exemplaires numérotés sur papier du Japon.

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège, le Danemark et la Hollande.

The play *Monsieur Piégois* is entered according to act of Congress, in the year 1905, by Alfred Capus, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All Rights reserved.

Paris. — L. Marretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

ALFRED CAPUS

MONSIEUR PIÉGOIS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois
sur la scène du Théâtre de la Renaissance, le 5 avril 1905.

40829
14/4/06

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1905

Tous droits réservés.

The play *Monsieur Piégois*, is entered according to act of Congress, in the year 1905, by ALFRED CAPUS, in the office of the Librarian of Congress, at Washington.
All Rights reserved.

PERSONNAGES

MONSIEUR PIÉGOIS, directeur du casino de Bagnères-d'Oron . . .	MM.	Lucien Guitry.
LEBRASIER, chef de bureau à l'Assistance publique.		Guy.
JANTEL, banquier		Arquillière.
HERBELIN, maire de Bagnères-d'Oron.		Boisselot.
DE CERNEUIL.		Berthier.
BOISGENET		Valentin.
BARON ALBERTI		Coquet.
LESTROT		Noizeux.
PREMIER MONSIEUR		Laforest.
DEUXIÈME MONSIEUR		Thomin.
PREMIER JOUEUR.		Peyrières.
DEUXIÈME JOUEUR.		Melry.
JEAN		Blisset.
HENRIETTE AUDRY, sœur de Jantel	Mmes	Marthe Brandès.
EMMA		Jeanne Cheirel.
MADAME JANTEL.		Juliette Darcourt.
CARMEN.		Jane Heller.
MADAME LESTROT		Marthe Ryter.
LÉA		Renée Desprez.
SUZANNE, MARGUERITE (filles de Jantel)		Juliette Barleys. Yvonne Harnold.
UNE DAME		Marguerite Lavigne.
UNE FEMME DE CHAMBRE . . .		Jeanne Fusier.

Joueurs, Joueuses, Croupiers.

Au 3e acte, Danseurs et Danseuses *en tenue de soirée.*

Les trois actes se passent de nos jours à Bagnères-d'Oron, station thermale des Pyrénées : le 1er acte au casino, le second dans la villa Jantel et le troisième dans le cabinet de Piégois, au casino.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. FERVAL, régisseur général du Théâtre de la Renaissance.

PQ 2203 L7M7

MONSIEUR PIÉGOIS

ACTE PREMIER

UNE SALLE DU CASINO DE BAGNÈRES-D'ORON DANS LES PYRÉNÉES

A gauche, premier plan, une porte. Deuxième et troisième plans, un escalier double aboutissant à une plate-forme par laquelle on accède à la salle de baccara. On lit sur la porte : Cercle ou Salle de jeu. Au fond, en pan coupé, une grande porte. Au fond, de face, vaste baie par laquelle on entrevoit des tables de petits chevaux, des joueurs, hommes et femmes. A droite, une grande porte; au premier plan, porte du cabinet de Piégois. Quand, dans l'acte, on entr'ouvre la porte de la salle de baccara, on aperçoit une portion de la table et quelques joueurs. — Au milieu de la scène, une banquette ronde de cercle. — Des plantes, çà et là, des fauteuils de cuir et de paille. Rocking-chairs.

SCÈNE PREMIÈRE

BOISGENET, DE CERNEUIL, joueurs et joueuses, CROUPIERS des petits chevaux, un autre croupier; sur la scène, cinq ou six messieurs, deux dames.

(Au lever du rideau, la baie donnant dans la salle des petits chevaux est ouverte. On entend les tourniquets et on voit les tables.)

UN DES CROUPIERS DES PETITS CHEVAUX

Le six !

(Il paye et ramasse les mises.)

UN AUTRE, à une autre table.

Le sept !

UNE DAME

Encore le sept !

LE CROUPIER

Encore, oui, Madame.

LA DAME

Ça fait trois fois de suite!

LE CROUPIER

Oui, Madame, trois fois...

UNE AUTRE DAME

Et ma mise, vous ne la payez pas?

LE CROUPIER

Je l'ai payée...

LA DAME

Je vous demande pardon.

LE CROUPIER

Je suis sûr, Madame. Vous l'avez ramassée... Vos jeux, Messieurs!

(Bruit de tourniquets.)

UN MONSIEUR, sur la scène, premier plan, à un autre.

A quelle heure la partie?

(Le baron Alberti entre par la gauche et cause avec un croupier qui se trouve à l'entrée du cercle.)

UN AUTRE MONSIEUR

Ça ne va pas tarder.

UN TROISIÈME MONSIEUR, sur la plate-forme, sortant du cercle à un des croupiers du baccara qui descend l'escalier.

Y a-t-il un banquier?

LE CROUPIER, laissant passer avec respect le baron Alberti qui vient de lui parler à l'oreille.

Bien, Monsieur le baron.

TROISIÈME MONSIEUR, au croupier.

Je vous demande s'il y a un banquier?

LE CROUPIER

J'annonce à l'instant... (Il monte sur la plate-

forme, et à haute voix. Il y a cinquante louis en banque par Monsieur le baron Alberti!

DEUXIÈME MONSIEUR, au premier.

Venez-vous?

PREMIER MONSIEUR

Je me tâte...

DEUXIÈME MONSIEUR

Qui est-ce, le baron Alberti?

PREMIER MONSIEUR

On ne le saura jamais.

LE CROUPIER, à haute voix.

Une fois, deux fois, trois fois... personne ne met au-dessus?... La banque est adjugée à Monsieur le baron.

(Il rentre avec le baron dans la salle de jeu : les deux messieurs les suivent.)

UNE DAME, à un voisin.

Vous avez tort. Dans les villes d'eaux, les premières banques sont en général mauvaises...

LE MONSIEUR

Allons !

UN AUTRE CROUPIER, qui s'est avancé sur la plate-forme.

Mesdames, Messieurs ! la partie va commencer !...

(Montent alors, avec la dame et le monsieur de la réplique précédente, deux jeunes gens et une autre dame, ainsi que deux autres joueurs qui se lèvent d'un canapé à droite.)

BOISGENET, s'approchant de l'escalier et faisant signe au croupier.

Hé ! Jean !

LE CROUPIER, descendant quelques marches.

Monsieur Boisgenet ?

BOISGENET, baissant légèrement la voix et désignant la porte de droite.

Est-ce que Piégois est chez lui ?

LE CROUPIER

Il était en villégiature depuis deux jours, chez des amis, aux environs, mais il est revenu par le train de trois heures, avec Madame.

BOISGENET

Madame Piégois?... Comment! Piégois est marié?

LE CROUPIER

A peu près.

BOISGENET

Ah! oui... j'y suis... Une dame assez jolie, boulotte... avec de grands chapeaux!...

LE CROUPIER

C'est ça.

BOISGENET

A-t-il l'air de bonne humeur, en ce moment, Monsieur le directeur du Casino ?

LE CROUPIER

Monsieur Piégois a toujours l'air de bonne humeur... Pourquoi me demandez-vous ça, Monsieur Boisgenet?

BOISGENET

Parce que j'ai rudement perdu hier soir...

LE CROUPIER

Ah! ah!

BOISGENET

Et je voulais savoir si Piégois a l'air d'un homme qui me prêtera une centaine de louis tout à l'heure?

LE CROUPIER

C'est pile ou face.

BOISGENET

Il passera par ici, n'est-ce pas?

LE CROUPIER

Certainement.

BOISGENET

Bon! je vais le guetter...

(Il va s'asseoir sur un fauteuil au fond.)

DE CERNEUIL, au croupier qui remonte.

Jean?

LE CROUPIER

Monsieur Cerneuil?... (A part. Autre tapeur.

DE CERNEUIL, à voix basse.

Vous n'avez pas vu Piégois?

LE CROUPIER

Nous l'attendons d'un instant à l'autre.

DE CERNEUIL

Parfait...

LE CROUPIER

Dites, Monsieur Cerneuil?

DE CERNEUIL

Quoi, mon ami?

LE CROUPIER, se tournant légèrement du côté de Boisgenet.

Je vous préviens que votre ami, Monsieur Boisgenet, attend aussi Monsieur Piégois, et pour la même raison que vous, probablement. Il n'a pas été heureux, hier soir.

DE CERNEUIL

Et moi, donc!

LE CROUPIER

Si vous ne trouvez pas un truc pour l'éloigner, vous allez vous faire du tort tous les deux.

DE CERNEUIL

Merci, Jean... Je vais tâcher de trouver un truc.

LE CROUPIER

Bonne chance, Monsieur Cerneuil!

DE CERNEUIL

Un louis pour vous, si ça réussit...

(Le croupier remercie de la tête et disparaît dans la salle de baccara. De Cerneuil regarde sa montre et fait quelques pas de long en large. Boisgenet, en l'apercevant, se lève du canapé et s'avance vers lui.)

BOISGENET

Tiens! Cerneuil, ça va?

DE CERNEUIL

Et vous?

(Poignée de main.)

BOISGENET, ouvrant un étui.

Une cigarette?

DE CERNEUIL

Avec plaisir.

BOISGENET

Vous ne jouez pas cet après-midi?

DE CERNEUIL

Non, je me réserve pour ce soir.

BOISGENET, essayant de l'entraîner.

Venez faire un tour, alors?

DE CERNEUIL

Pas maintenant... J'attends Piégois...

BOISGENET, souriant.

Diable! c'est que... moi aussi... Et je suis tellement décavé, cher ami, qu'il m'est impossible de vous céder la place, je vous l'avoue franchement.

DE CERNEUIL, vivement.

Oh! ne craignez rien. Je n'attends pas

Piégois pour le taper, au contraire .. Sur un geste de Boisgenet. Oui, ça paraît extraordinaire au premier abord. Figurez-vous que j'ai touché ce matin, par miracle, une petite somme sur laquelle je ne comptais pas. Or, je dois une centaine de louis déjà à Piégois. Si je ne les lui rends pas tout de suite, je me connais, je ne les lui rendrai jamais, et, comme Piégois est un homme qu'on retrouve à l'occasion...

BOISGENET

Mais ça va très bien, alors!... Je voulais justement lui demander cent louis.

DE CERNEUIL

Il les aura touchés cinq minutes avant, il ne pourra pas vous les refuser.

BOISGENET

Merci, cher ami, merci... Je vous laisse... dépêchez-vous...

Il lui serre la main et sort.

SCÈNE II

DE CERNEUIL, puis HERBELIN, puis CARMEN et LÉA

DE CERNEUIL, seul.

Voilà... Ça y est!... (A Herbelin qui paraît à droite.) Monsieur le maire, j'ai l'honneur de vous saluer.

HERBELIN, lui serrant la main.

Comment allez-vous, Monsieur Cerneuil?.. (Au valet de pied.) Voulez-vous m'annoncer à Monsieur le directeur?

(Le valet de pied fait un geste et entre à droite.)

DE CERNEUIL

Ah! ah! vous venez aux ordres!

HERBELIN

Permettez...

DE CERNEUIL

Si, si! vous venez prendre les ordres du patron, du maître de tout le pays, de Piégois!

HERBELIN

Je vous assure, Monsieur Cerneuil, que le conseil municipal conserve son indépendance.

DE CERNEUIL

Oh! moi, je n'y tiens pas, vous savez... Dites donc, pourriez-vous me laisser passer avant vous? Je n'ai que deux mots à dire à Piégois.

HERBELIN

Comment donc!...

LE VALET DE PIED, revenant.

Monsieur Piégois prie Monsieur le maire de ne pas s'éloigner. Il va le voir dans cinq minutes

HERBELIN, à de Cerneuil.

On m'a raconté que vous n'aviez pas été heureux, hier soir?

DE CERNEUIL

J'ai perdu tout ce que j'ai voulu... Si je n'étais pas aussi sûr que la partie est honnête à Bagnères-d'Oron!...

HERBELIN

Si elle est honnête! Vous n'en doutez pas, j'espère? Pensez-vous que Piégois soit homme à tolérer le moindre scandale?

DE CERNEUIL

Evidemment... Oh! de ce côté-là!... Et la saison, Monsieur le maire, s'annonce-t-elle bien, la saison, à Bagnères-d'Oron?

HERBELIN

Nous avons un tiers de baigneurs de plus que l'an dernier à la même époque! Hein! quelle prospérité pour une station qui n'a

que cinq ans d'existence! Nous commençons à faire concurrence à Luchon et à Bagnères-de-Bigorre!... Un casino!... des courses de taureaux!...

DE CERNEUIL

Des courses de taureaux?...

HERBELIN

Oui, mon cher Monsieur, nous avons, le 15, une course de taureaux. Elle est même déjà interdite, le préfet vient de m'en aviser. J'ai fait afficher l'interdiction et toutes les places sont déjà louées... Mais savez-vous ce qui fait notre succès grandissant? C'est que nous sommes avant tout une station de familles... de familles élégantes, de familles qui s'amusent, mais de familles... Vous connaissez les Jantel, n'est-ce pas? Les Jantel, de Paris?... Grande maison de banque, honorable, solide... Eh bien! les Jantel viennent de s'installer ici... Voilà l'élément qu'il nous faut... Ah! parbleu! je sais bien qu'il commence à s'en introduire un autre... l'élément cosmopolite... les cocottes... mais il est encore peu nombreux et nous tenons la main, Piégois et moi, à ce qu'il ne se développe pas trop rapidement.

DE CERNEUIL

Pourtant, des cocottes n'ont jamais nui à la prospérité d'une ville d'eaux.

HERBELIN

Les grandes, je ne dis pas. Mais nous n'avons encore que des petites, des débutantes qui nous arrivent de Toulouse, de Bordeaux, pas même de Paris... comme ces deux-là, par exemple !...

(Il désigne deux jeunes femmes élégantes qui viennent de rentrer par la gauche.)

DE CERNEUIL

Elles sont charmantes.

HERBELIN

Vous les connaissez?

DE CERNEUIL

Pas du tout.

LÉA, apercevant de Cerneuil.

Bonjour, Cerneuil.

CARMEN

Bonjour, mon petit Cerneuil.

DE CERNEUIL

Tiens! je les connais. Mais où diable?... (A Léa et à Carmen.) Mes enfants, je ne voudrais pas avoir l'air indiscret... Mais vous seriez bien gentilles de me rappeler où j'ai eu le plaisir?...

CARMEN

Ça c'est un peu fort.

LÉA

A Bordeaux.

DE CERNEUIL

Ah! ah! oui... j'y suis... à Bordeaux.

CARMEN

L'an dernier.

LÉA

Quand vous êtes allé à Biarritz...

DE CERNEUIL

Parfaitement... parfaitement...

CARMEN

Vous étiez avec votre ami, Monsieur Boisgenet.

LÉA

Sur le quai de la gare, en attendant le rapide... Vous ne saviez pas quoi faire.

CARMEN

Nous non plus.

LÉA

Et vous nous avez emmenées dîner... *A Herbelin.* Oh ! en tout bien, tout honneur...

HERBELIN

Je l'espère.

DE CERNEUIL, à Herbelin.

Je ne le leur fais pas dire... A Léa et à Carmen.) Au fait, que je vous présente à Monsieur le maire... Bas, à Carmen. Rappelez-moi le nom de votre amie?

CARMEN

Léa... et moi Carmen.

DE CERNEUIL

Bon... Mon cher Monsieur Herbelin, je vous présente Mademoiselle Léa et Mademoiselle Carmen...

CARMEN, s'inclinant.

Monsieur le maire...

LÉA, même jeu.

Monsieur le maire...

HERBELIN

Ah! Mesdemoiselles, vous êtes de Bordeaux?... Et vous ne songez pas à aller à Paris un de ces jours?

CARMEN

Oh! pas encore... Mais on espère y aller plus tard... Maintenant, on est trop jeune...

HERBELIN

Mes enfants, je n'ai pas de conseils à vous donner...

LÉA

Mais au contraire, il faut nous en donner, nous en avons besoin...

HERBELIN

Voici... Vous devriez essayer... Mon Dieu! ce que je vais vous dire n'a pas l'air très moral, au premier abord...

CARMEN

Ça ne fait rien.

HERBELIN

Mais moi, avant tout, je suis pour les convenances, la bonne administration... Eh bien ! des femmes seules... des femmes élégantes comme vous, ce n'est pas très bien vu et ça peut gêner les familles. Vous me comprenez ?

CARMEN

Oui, Monsieur le maire.

HERBELIN

Alors, vous devriez essayer de trouver... comment dirais-je ?... des messieurs, distingués autant que possible, qui vous accompagneraient...

LÉA

Mais, Monsieur le maire, c'est ça qu'on cherche, justement.

CARMEN

Indiquez-les-nous.

HERBELIN

Ce n'est pas mon affaire... Cependant, j'ai remarqué deux jeunes gens, deux Américains... qui ont l'air de s'ennuyer beaucoup...

CARMEN

Où sont-ils?

HERBELIN

Ils sont en train de jouer au baccara... Mais je vous recommande d'être convenables... Parlez-leur de leur pays...

CARMEN

Oui... oui... Merci, Monsieur le maire... Ah! s'il y avait beaucoup de gens comme vous!...

HERBELIN

Ne me remerciez pas...

LÉA

Avant, nous voudrions bien dire un mot à M. Piégois.

SCÈNE III

LÉA et CARMEN, HERBELIN, à droite, près de la porte; DE CERNEUIL, devant; LE VALET DE PIED, à la porte du fond, à droite: UN CROUPIER, sur la plate-forme du baccara: PIÉGOIS, sortant de son cabinet à droite; puis LE BARON.

PIÉGOIS, tendant la main à Herbelin.

Ah! Herbelin... J'ai à vous parler... Tiens! Cerneuil... Ça va, mon bon Cerneuil?...

Il va à Cerneuil et ils se trouvent tous deux à part, sur le devant.

DE CERNEUIL

Bonjour, Piégois... On ne vous a pas vu depuis deux jours... La partie a été superbe... superbe... superbe... oui... oui...

Il hésite.

PIÉGOIS, le regardant.

Mon petit, je suis un peu pressé... Vous

allez me dire un tas de balivernes, tout ça pour en arriver à me demander vingt-cinq louis... C'est vingt-cinq louis?...

DE CERNEUIL

Puisque vous avez deviné?

PIÉGOIS

L'habitude...

(Il tire son portefeuille et lui remet des billets.)

DE CERNEUIL

Je vous rendrai ça demain, j'attends de l'argent.

PIÉGOIS, avec bonhomie.

Pas de gasconnade, mon petit.

DE CERNEUIL, s'éloignant.

Merci, Piégois...

(Il entre au baccara.)

PIÉGOIS

Encore quelques secondes, Herbelin, je suis à vous... Il fait signe au croupier qui se trouve sur la plate-forme.) Édouard?

LE CROUPIER, descendant précipitamment.

Monsieur Piégois?

PIÉGOIS, le prenant par l'épaule, et l'amenant du côté opposé à celui où est Herbelin.

Qui a la banque en ce moment?

LE CROUPIER

Le baron.

PIÉGOIS, un temps.

Il gagne?

LE CROUPIER

Oui.

PIÉGOIS

Ah!... beaucoup?

LE CROUPIER

Beaucoup.

PIÉGOIS

Trop?

LE CROUPIER

Un peu trop.

PIÉGOIS

Va lui dire dans le tuyau de l'oreille qu'il ait la complaisance de lever la banque immédiatement et que je désire causer cinq minutes avec lui.

LE CROUPIER

J'y vais.

PIÉGOIS

Fais ça proprement, hein, mon petit?

LE CROUPIER

Soyez tranquille, Monsieur Piégois.

(Il remonte.)

LÉA, voyant que Piégois est seul, un instant, au pied de l'escalier, s'avance avec son amie, vivement.

Bonjour, Monsieur Piégois...

CARMEN

Bonjour, Monsieur Piégois...

PIÉGOIS

Bonjour, mes enfants... Quoi de neuf?

LÉA, bas.

On en a une déveine, en ce moment, Monsieur Piégois...

CARMEN

Ce n'est pas une déveine... C'est la déveine...

LÉA

Et combien de temps ça va-t-il durer?

CARMEN

On ne sait plus... quoi!... on ne sait plus!

PIÉGOIS, leur remettant quelques pièces d'or.

Tenez... Mais vous avez dîné hier avec le baron Alberti?

CARMEN

Oui, oui...

PIÉGOIS

Est-ce que vous le connaissez?

CARMEN

Non, pas du tout, c'est un ami.

PIÉGOIS

Au revoir, alors...

(Il les congédie.)

LÉA et CARMEN

Au revoir, Monsieur Piégois.

LE BARON, apparaissant en haut de la plate-forme, salue Léa et Carmen et, du haut de l'escalier.

Où est-il, ce Monsieur qui me demande?

PIÉGOIS

Ici.

(Le baron descend et vient à Piégois.)

LE BARON

A qui ai-je l'honneur de parler?

PIÉGOIS

A Monsieur Piégois, directeur du casino.

LE BARON

Et vous désirez, Monsieur?

PIÉGOIS

Voici, Monsieur le baron. Verriez-vous un inconvénient quelconque à prendre le train de six heures quarante-cinq?

LE BARON

Je ne comprends pas.

PIÉGOIS

C'est un train excellent : il y a des wagons-lits.

LE BARON

Vous me faites une plaisanterie, n'est-ce pas?

PIÉGOIS

Si vous vous refusiez, par hasard, à prendre le train que je vous indique, Monsieur le maire que voici... Il désigne Herbelin qui lit un journal. et qui est non seulement le premier magistrat de la commune, mais encore le chef de la police municipale, vous ferait une plaisanterie bien meilleure encore : il vous mettrait en état d'arrestation...

LE BARON

Monsieur!... Savez-vous à qui vous parlez?. . Je suis le baron Alberti... une des plus vieilles familles italiennes...

PIÉGOIS

Moi, je suis d'une des plus vieilles familles de Montmartre.

LE BARON

Je vais aller me plaindre au consul d'Italie!

PIÉGOIS

Le consul d'Italie, ici, c'est moi... Allons, mon petit, allez-vous en sans faire le malin, c'est un conseil que je vous donne... Je ne connais pas très bien votre figure; mais, au lieu d'être le baron Alberti, vous seriez le nommé Blondeau, professeur de baccara, membre de plusieurs cercles parisiens et expulsé de plusieurs autres, que ça ne m'étonnerait pas autrement... Alors, nous partons ce soir, n'est-ce pas, mon bon?... Parfait!... Un dernier mot : Vous allez laisser mille francs à Monsieur le maire, pour les pauvres de la commune... Là... donnez-les lui tout de suite...

(Le baron sort un portefeuille et, allant à Herbelin, lui remet un billet.)

LE BARON

Monsieur le maire, voici mille francs pour les pauvres de la commune.

HERBELIN, prenant le billet.

Votre nom, Monsieur?

LE BARON

C'est un don anonyme.

Il remonte vers la plate-forme et réclame à voix basse son pardessus à un valet de pied qui le lui remet.

HERBELIN, venant à Piégois.

Qui est ce monsieur?

PIÉGOIS

C'est un monsieur qui joue admirablement au baccara et qui ne reviendra plus.

LE BARON, qui a endossé son pardessus, à Piégois.

C'est tout ce que vous aviez à me dire?

PIÉGOIS

C'est tout.

LE BARON, à Herbelin.

Monsieur le maire, j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV

PIÉGOIS, HERBELIN

HERBELIN

Comment! ce Monsieur serait un...

PIÉGOIS

Oui... Et, pour une fois que je m'absente et que je vous confie la direction du casino, voilà ce que vous laissez entrer...

HERBELIN

Je ne savais pas.

PIÉGOIS

Il fallait prendre des renseignements. Je vous ai déjà dit cent fois que je ne voulais pas laisser pénétrer le premier venu au casino. Mais vous, ça vous est égal... Pourvu

que vous gagniez de l'argent et que vous exploitiez les baigneurs...

HERBELIN

Oh !

PIÉGOIS

Je reçois des réclamations de toutes parts. Ce sont des taquineries, des mesquineries sans nombre !

HERBELIN

Exemple ?

PIÉGOIS

Exemple ? La musique était gratuite l'année dernière ; voilà que vous vous avisez de faire payer l'entrée. Vous avez augmenté le prix du funiculaire... On éteint l'électricité, dans les rues, à dix heures du soir... Et les travaux que vous avez promis, où sont-ils ? J'ai payé la moitié de l'hôpital, à moi tout seul, et la première pierre n'est pas encore posée... Si ça continue, j'irai trouver le préfet qui est un de mes amis, je ferai dissoudre le conseil municipal sous un prétexte quelconque que

je me charge d'inventer, et je me ferai nommer maire à votre place! Ma parole, depuis que vous vous êtes tous enrichis par des spéculations de terrains!...

HERBELIN

Oh!

PIÉGOIS

Tiens! parbleu, moi aussi, il n'aurait plus manqué que ça!

HERBELIN

Je vous assure, Piégois, que les charges municipales...

PIÉGOIS

Les charges municipales!... C'est à hausser les épaules!... Quand on pense à ce qu'était votre commune il y a cinq ans! Un trou dans les Pyrénées, avec quelques maisons rangées le long d'une ornière et des tas de fumier tout autour!

HERBELIN, vexé.

Nous n'en avons pas moins une source qui guérit toutes les maladies de la gorge!

PIÉGOIS

Savez-vous pourquoi elle les guérit, votre source, les maladies de la gorge? Parce que j'ai fondé un casino!

HERBELIN

Piégois, ne vous fâchez pas, au nom du ciel! Est-ce que nous ne finissons pas toujours par faire vos volontés? Je le leur répète à chaque séance, au conseil municipal : « Il faut marcher avec Piégois... A qui devons-nous notre prospérité?... A Piégois! » Quant à moi, je vous suis tout dévoué, vous n'en doutez pas?

PIÉGOIS

Je veux bien le croire.

HERBELIN, à l'oreille.

Je vous promets que l'on construira le nouveau marché sur vos terrains de la rue Neuve, là... Je suis en pourparlers pour votre lot le long du gave... Toutes vos villas sont louées, sauf la villa des Coccinelles, mais j'ai rendez-vous tout à l'heure avec un amateur... Nom d'un chien! Piégois, est-ce que vos intérêts ne sont pas les miens?

PIÉGOIS

Bon, bon! Nous verrons!... Ah! autre chose, maintenant?

HERBELIN

Quoi?

PIÉGOIS

Vous connaissez tout le monde, ici?

HERBELIN

C'est mon devoir.

PIÉGOIS

Qui est donc la personne que j'ai rencontrée souvent depuis une huitaine de jours avec Madame Jantel?

HERBELIN

Et un petit garçon de cinq ou six ans?

PIÉGOIS

Oui.

HERBELIN

Je la connais parfaitement. Elle est ici en effet depuis huit jours environ. C'est la sœur de Monsieur Jantel, Madame Audry, la veuve de Monsieur Audry qui était conseiller à Paris. Elle habite chez son frère... C'est une femme absolument charmante... d'une élégance, d'une distinction!...

PIÉGOIS

J'ai voyagé tantôt avec elle... Elle est mon-

tée dans notre compartiment, à l'embranchement d'Orthez.

HERBELIN

Oui, elle était allée à Orthez voir une gouvernante que je lui avais recommandée.

PIÉGOIS

Ah ! ça, Herbelin, vous vous faufilez donc partout?

HERBELIN

Ce n'est pas comme vous qui n'allez nulle part, et qui vivez comme un sauvage !... Vous vous cantonnez trop dans votre affaire, combien de fois vous l'ai-je dit? Vous négligez trop certaines relations, certaines influences... Une homme comme vous peut arriver à tout à notre époque. Vous n'êtes donc pas ambitieux?... Moi, à votre place, je le serais follement.

PIÉGOIS

Mais vous, Herbelin, vous n'êtes pas un sage.

HERBELIN

Je voudrais jouir de la vie plus que vous... Je voudrais avoir des maîtresses... Je sais bien, vous en avez une... je voudrais en avoir dix!

PIÉGOIS

Bigre!

HERBELIN

C'est une façon de parler... Au fond, vous êtes plus bourgeois que moi, c'est vrai. J'entends dire souvent : « Ce Piégois, en voilà un qui a eu une existence mouvementée ». J'ignore si vous avez eu une existence mouvementée, vous ne me l'avez jamais racontée, mais j'ai envie de répondre : « Piégois est un simple bourgeois, pas autre chose... Il finira à la campagne... » Un louis contre cinq que vous êtes bachelier?

PIÉGOIS, souriant.

Je le suis.

HERBELIN

Moi, pas.

PIÉGOIS va vers le cercle et interroge à voix basse le croupier qui se trouve sur la plate-forme, puis à Herbelin.

Vous disiez que les Jantel?

HERBELIN

Ah! oui... j'ai dîné chez eux hier soir... Nous avons fait un poker...

PIÉGOIS

Vous jouez le poker, Herbelin?

HERBELIN

Je l'ai appris cet hiver... Si l'on m'avait dit ça, il y a cinq ans!... Vous pouvez vous vanter d'avoir fait une révolution dans le pays... Figurez-vous que nous avons joué jusqu'à trois heures du matin.

PIÉGOIS

Oh!... Et qu'a dit Madame Herbelin!

HERBELIN

Ma femme?... Elle m'a demandé si j'avais gagné... Et, comme j'avais gagné la forte somme, ça s'est très bien passé... Quelle joueuse, cette Madame Jantel!

PIÉGOIS

Enragée.

HERBELIN

Est-ce exact ce qu'on m'a dit, qu'elle doit pas mal d'argent à la caisse du casino?

PIÉGOIS

Chut!

HERBELIN

D'ailleurs, Jantel est assez riche... Un banquier!

PIÉGOIS

Et Madame... Audry, n'est-ce pas?

HERBELIN

Oui.

PIÉGOIS

Est-ce qu'elle joue aussi?

HERBELIN

Oh! pas du tout... ce n'est pas son genre... Tout ce qu'il y a de plus sérieux, Madame Audry... Vous la verrez peut-être cet après-midi... Elle a promis à sa belle-sœur de l'accompagner au casino où elle n'est pas encore venue... Désirez-vous que je vous présente?

PIÉGOIS

Nous verrons...

HERBELIN

Vous n'avez pas autre chose à me dire?

PIÉGOIS

Non...

Entre un valet de pied qui remet une carte à Herbelin.

LE VALET DE PIED, à Herbelin.

Ce Monsieur attend dans le salon de lecture.

HERBELIN, au valet de pied.

Pourquoi ne vient-il pas?... Dites-lui d'entrer.

LE VALET DE PIED

Bien, Monsieur le maire...

(Il sort.)

HERBELIN, à Piégois.

C'est pour la villa, justement.

PIÉGOIS

Faites pour le mieux, je m'en rapporte à vous. Il faut que j'aille jeter un coup d'œil au baccara.

(Il monte l'escalier.)

HERBELIN

Vous en voulez toujours cinq mille, des Coccinelles?

PIÉGOIS

Toujours.

(Il entre au baccara. Paraît Lebrasier.)

SCÈNE V

HERBELIN, LEBRASIER

LEBRASIER, qui entre dès que Piégois a disparu, à part, en regardant avec méfiance autour de lui.

J'ai horreur d'entrer dans ces endroits-là... Apercevant Herbelin. Monsieur le maire de Bagnères-d'Oron?

HERBELIN

Lui-même... C'est vous, Monsieur, qui avez pris la peine de passer chez moi?... Nous nous serons croisés en route.

LEBRASIER

Probablement.

HERBELIN

Qu'y a-t-il pour votre service?

LEBRASIER

Voici, Monsieur le maire. Je suis arrivé hier soir de Paris. Je suis descendu à l'hôtel Régina.

HERBELIN

C'est le meilleur.

LEBRASIER

Il n'y avait pas une chambre libre. Pourquoi le conducteur de l'omnibus, sachant parfaitement qu'il n'y avait pas une chambre libre, a-t-il pris tout de même mes bagages?... Ce sont là les mystères des villes d'eaux... N'importe! Le gérant de l'hôtel n'a pas été embarrassé pour si peu. Il m'a offert de me dresser un lit dans l'office, près de la cuisine. Il était trop tard pour chercher ailleurs. J'ai dû accepter. J'ai passé la nuit dans une atmosphère infectée d'odeurs nauséabondes...

HERBELIN

Il fallait ouvrir la fenêtre.

LEBRASIER

C'est ce que j'ai tenté de faire, mais il venait un air glacial.

HERBELIN

Un air glacial, dans les Pyrénées, au mois de juillet!...

LEBRASIER

Il fait horriblement chaud dans la journée, mais la nuit, on gèle. C'est très malsain. Il est à remarquer, d'ailleurs, que c'est toujours dans des endroits très malsains que l'on envoie les gens se soigner... Sur un geste de Herbelin. Laissez-moi continuer... Ce matin, je me suis mis en quête d'une vraie chambre, dans un hôtel. Je n'ai rien trouvé d'habitable, nulle part.

HERBELIN

La saison bat son plein.

LEBRASIER

J'aurais mieux fait, évidemment, d'écrire à des amis que j'ai ici, de vouloir bien s'occuper de ce détail, mais je déteste mettre mes amis à contribution.

HERBELIN

C'eût été plus prudent.... Ah! vous avez des relations à Bagnères-d'Oron?

LEBRASIER

Les Jantel...

HERBELIN

Les Jantel!... J'ai l'honneur de les connaître particulièrement. Je suis tout à votre disposition...

LEBRASIER

J'ajoute que je viens plutôt pour me rencontrer avec eux que pour suivre un traitement quelconque. Je ne crois guère à l'efficacité de votre traitement...

HERBELIN

Mais, permettez!... Nos eaux sont souveraines pour les bronches, la gorge... Lisez les journaux...

LEBRASIER

Pour ce que ça leur coûte!

HERBELIN

Ça ne leur coûte rien, je vous prie de le croire!

LEBRASIER

Bref, je suis allé visiter une villa, la villa des Coccinelles. Elle est petite, assez sommairement meublée et d'un prix inabordable... J'ai demandé si l'on pouvait me céder le premier étage, on m'a adressé à vous.

HERBELIN

Le premier étage seulement?

LEBRASIER

Oui.

HERBELIN

Dans ces conditions-là, je ne suis pas autorisé à traiter. La villa ne m'appartient pas ; je suis simplement chargé de la louer... La villa appartient au directeur du casino, qui en a fait construire un grand nombre sur le même modèle... Il faudra le voir lui-même, ce qui sera facile... Je vais le chercher...

LEBRASIER

Au fait, je voulais vous demander ça tout de suite... Le directeur du casino, c'est un nommé Piégois?

HERBELIN

C'est Monsieur Piégois, oui, Monsieur !

LEBRASIER

Est-il grand ou petit, le vôtre?

HERBELIN

Grand.

LEBRASIER

Une grosse moustache noire ?

HERBELIN

Oui.

LEBRASIER

De mon âge, à peu près ?

HERBELIN

Oh ! bien plus jeune... (Le regardant. Non, il a peut-être votre âge, mais il paraît bien plus jeune que vous.

LEBRASIER

J'ai été très lié jadis avec un Piégois. Nous étions camarades d'école... mais je l'ai perdu de vue, il y a sept ou huit ans... Non, je réfléchis, ce ne doit pas être lui... Le mien

était un bohème inouï, qui avait fini par faire des tas de métiers plus ou moins bizarres et qui partait pour tourner assez mal...

HERBELIN, après un temps.

Ça doit être lui...

LEBRASIER, apercevant Piégois qui ouvre la porte de la salle de jeu.

Mais, en effet, c'est lui... Ah ! par exemple !...

PIÉGOIS

Lebrasier !... (Il descend précipitamment.) Et comment vas-tu, depuis le temps?

(Il lui serre la main.)

HERBELIN

Je vois que vous allez vous entendre facilement... Cher Monsieur !

(Il sort.)

SCÈNE VI

PIÉGOIS, LEBRASIER

LEBRASIER

Je n'en reviens pas!... C'est toi, Piégois, le directeur du casino, le propriétaire de toute la ville!...

PIÉGOIS

Tu exagères...

LEBRASIER

Mais non, on n'entend parler que de toi, ici! Si on veut louer une villa, elle t'appartient! Sur tous les terrains on voit une pancarte avec ton nom. « S'adresser à Monsieur Piégois » et « Monsieur » en toutes lettres!... A l'hôtel, on m'a demandé : « Avez-vous un mot de Monsieur Piégois?... » Et comme je n'avais pas un mot de toi, on m'a fait coucher sur un fourneau, c'est admirable!... Eh bien, mais tu en as fait un drôle de chemin depuis

le jour où je suis allé te voir dans cette petite chambre, rue Notre-Dame-de-Lorette... sous les toits!... Ah! tu étais décavé, à ce moment-là!...

PIÉGOIS

Tellement décavé que je t'ai emprunté cent sous, et je suis même en train de me rappeler que je ne te les ai jamais rendus.

LEBRASIER

Je ne te les réclame pas.

PIÉGOIS

Les voici. Je te demande pardon de te les avoir fait attendre si longtemps.

LEBRASIER

Si l'on m'avait dit que je rentrerais un jour dans ces cent sous-là!...

PIÉGOIS

Tout arrive... Ce bon Lebrasier!... Tu ne

peux pas te figurer comme je suis content de te revoir!... A propos, tu as envie de la villa des Coccinelles?

LEBRASIER

Deux petites pièces seulement, si ce n'est pas trop cher.

PIÉGOIS

Tu badines. Toute la villa est à toi, pour toute la saison. Je te la prête, tu es mon hôte.

LEBRASIER

Non, non, je ne veux pas.

PIÉGOIS

Ça me fera plaisir, c'est l'intérêt de tes cent sous... Et pas de scrupules, tu me désobligerais.

LEBRASIER

A ce point de vue, j'accepte... C'est toi qui me loges maintenant, c'est très curieux... Je

suis stupéfait!... si tant est qu'on puisse être aujourd'hui stupéfait de quelque chose...

PIÉGOIS

Ah! ça, et toi? Donne-moi un peu de tes nouvelles!... Tu es encore à l'Assistance publique?

LEBRASIER

Quand on est là-dedans, c'est pour la vie... La seule différence, c'est qu'autrefois j'étais sous-chef de bureau, et qu'aujourd'hui je suis chef de bureau... Voilà... c'est tout ce qui m'est arrivé depuis sept ans.

PIÉGOIS

Tu n'es pas marié?

LEBRASIER

Pas même... J'ai failli me marier, cet hiver avec une femme charmante... veuve... que j'aimais... Mon Dieu! oui, je l'aimais... Je lui ai demandé sa main... elle me l'a

refusée ce qui ne m'a pas surpris, d'ailleurs... Pourquoi m'aurait-elle épousé? Je ne suis pas d'une beauté sublime, je ne suis pas riche, je n'ai aucun avenir. Ah ! dame, moi, je n'ai pas compris mon époque. Au lieu de lâcher mes études et de mener une existence de vagabond, j'ai suivi ma carrière régulièrement. Ma famille a voulu faire de moi un fonctionnaire, et je suis resté fonctionnaire. Et je mourrai avec une retraite de trois mille francs. Voilà où mènent aujourd'hui les professions régulières... Toi, tu l'as comprise, ton époque !... Tu t'es dit que ce qu'il fallait avant tout, c'est de s'enrichir par tous les moyens possibles; et tu t'es enrichi, je ne tiens pas à savoir comment...

PIÉGOIS

Quand je te l'aurai dit, tu devineras avec quelle simplicité la fortune m'est venue... Tu en parles à ton aise, toi ! Tu te plains d'être chef de bureau et de gagner six mille francs par an... Mais, à une certaine heure de ma vie, je me serais contenté de la moitié. Penses-tu que j'ai abandonné ma médecine pour la joie de me trouver seul, sans sou ni

maille, sur le pavé de Paris? Si mon père, en mourant, après mes deux premières années d'école, m'avait laissé autre chose que le restant d'une mince fortune bourgeoise, je n'aurais pas mieux demandé que de devenir un grand docteur. Le malheur est que nos familles nous lancent parfois dans des professions où, pour gagner sa vie, il faut commencer par avoir trente mille francs de rente. Nous sommes, dans notre génération, quelques-uns qui avons été victimes de cette manie. Te rappelles-tu Melvin, qui était si fort en mathématiques et qui se destinait à Centrale?... Il est croupier à Monte-Carlo. Brunel, qui était notaire, a vendu son étude et dirige un café-concert à Toulouse. Moi, après avoir couru pendant dix ans de place en place et fondé, dans l'intervalle, deux ou trois journaux de sports, je me demandais ce que j'allais faire de l'espèce d'énergie et de volonté que je sentais en moi, quand est intervenu le hasard qui n'est peut-être que la volonté des autres. Et un soir, au fond d'un tripot, j'ai rencontré un bonhomme dont le nom ne t'apprendrait rien, et qui avait fait une fortune prodigieuse dans les affaires de casinos et de cercles. C'est lui qui

me donna l'idée de fonder un casino ici, qui me procura les fonds et l'autorisation du gouvernement avec qui il était très bien. Voilà... Tu vois que mon histoire n'est pas celle d'un héros de Balzac, mais nous ne sommes pas au lendemain du premier Empire.

LEBRASIER

Oui, tout ça est très gentil... mais j'aime encore mieux ma situation que la tienne, car enfin, je vais peut être te dire des choses désagréables...

PIÉGOIS

Dis-m'en, j'adore ça. Tu as un caractère qui me plaît...

LEBRASIER

Je suis franc, et ce n'est pas parce que tu me prêtes ta villa que je te cacherai ma façon de penser. Eh bien, au fond, malgré ton argent et ton luxe, tu n'es tout de même qu'un déclassé.

PIÉGOIS

Les déclassés sont tellement nombreux qu'ils commencent à former une classe, — qui a, comme toutes les autres, ses riches et ses pauvres, ses vainqueurs et ses vaincus. Mettons que je sois le déclassé riche et arrivé...

LEBRASIER

Tu n'exerces pas une profession avouable. Tu exploites tout bonnement les imbéciles.

PIÉGOIS

Si l'on n'exploitait pas un peu les imbéciles, il y en aurait trop.

LEBRASIER

Un homme de ton instruction pouvait aspirer à autre chose. Ça te regarde, chacun son goût... Moi, si je mène une existence médiocre, j'ai au moins la consolation de n'être pas sorti de mon rang, ni de mon milieu. Toi, tu es condamné à vivre parmi des

gens suspects et interlopes. Tu diras ce que tu voudras : il y a un monde maintenant où tu ne pénétreras plus.

PIÉGOIS

Quand j'éprouverai le besoin d'y pénétrer, mon petit Lebrasier, ce ne sera pas aussi difficile que tu le crois. Mais je n'en ai aucune envie pour l'instant.

LEBRASIER

Tu fais bien... Remarque que je ne te dis pas cela pour t'offenser. Je suis enchanté de notre rencontre.

LE VALET DE PIED, entrant du cabinet de Piégois, à Piégois.

Madame fait demander à Monsieur si elle peut aller faire un tour aux petits chevaux?

PIÉGOIS

Oui, oui... qu'elle vienne...

(Sort le valet de pied.)

LEBRASIER

Et cette petite ouvrière qui avait quitté ses parents pour te suivre, qu'est-ce qu'elle est devenue, la pauvre fille? Elle vit toujours?

PIÉGOIS

De plus en plus.

LEBRASIER

Tu l'as quittée, naturellement?

PIÉGOIS

Non, je ne l'ai pas quittée, pour qui me prends-tu? Tu vas la voir.

LEBRASIER

Je me la rappelle très bien... Elle était maigre, maigre!... Ah! la malheureuse!..

(Entre Emma, boulotte, vêtue d'une façon assez voyante, grand chapeau.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, EMMA

LEBRASIER, l'apercevant et stupéfait.

Ah ! bien...

PIÉGOIS, riant.

Elle a un peu engraissé, n'est-ce pas ?

EMMA, reconnaissant Lebrasier.

Lebrasier !... Ah ! quelle chance !... Elle va à lui et lui serre la main. Vous me regardez. Je me suis remplumée, croyez-vous ? Vous, vous n'avez pas changé...

LEBRASIER

Oh !... oh !...

EMMA

Mais non, vous êtes toujours le même...

Que je suis contente ! que je suis contente !... Tant pis, il faut que je vous embrasse... Vous permettez ?... (Elle l'embrasse à trois ou quatre reprises.) En voilà une surprise !... Dites, Lebrasier, vous vous rappelez la petite chambre ?

LEBRASIER

Rue Notre-Dame-de-Lorette ?

EMMA

Nous parlons souvent de vous... du temps où l'on dînait à vingt-deux sous... C'était le bon temps, tout de même. Vous n'avez pas oublié ?... Ce soir, j'espère que je vais vous faire dîner un peu mieux... car vous dînez avec nous... Si vous refusiez, ce serait un crève-cœur pour moi... Vous acceptez, n'est-ce pas ?... Comment ça se fait qu'on ne vous a jamais revu ?

LEBRASIER

Ce n'est pas de ma faute.

EMMA

Oui... c'est nous... Hein? Y en a-t-il du changement?... Mais vous voyez, on est toujours nous deux... On vous racontera ça, ce soir... Qu'est-ce que vous allez faire jusqu'au dîner?... Venez-vous aux petits chevaux avec moi?

LEBRASIER

Non... Je vous demande la permission... j'ai envie... vous aller me trouver stupide...

EMMA

Mais non, mais non...

LEBRASIER

J'ai envie d'aller jouer cent sous... au baccara... Cent sous qui me sont rentrés d'une façon providentielle... C'est peut-être une indication.

EMMA

Ça en est une sûrement.

LEBRASIER

Je n'ai pas joué au baccara depuis le quartier latin.

EMMA

Allez, allez, Lebrasier... Faites comme chez vous...

LEBRASIER, à Piégois.

Si je te disais que je suis très ému, à cette idée!... C'est là-haut, le baccara?

PIÉGOIS

Tiens, là...

(Il lui indique l'escalier.)

LEBRASIER

A tantôt, Madame...

EMMA

Comment, Madame!...

LEBRASIER

A tantôt, chère amie...

EMMA

Appelez-moi, Emma... Je parie qu'il ne se souvient plus de mon nom ?... Bonne chance !

LEBRASIER, montant l'escalier.

C'est stupide d'aller là-dedans... Je me rends compte que c'est stupide.

(Il disparaît.)

SCÈNE VIII

PIÉGOIS, EMMA

PIÉGOIS

Avant d'entrer aux petits chevaux, tu ne sais pas ce que tu vas faire, ma petite Emma,

si tu es bien gentille? Tu vas enlever ce chapeau, et en mettre un autre.

EMMA

Qu'est-ce qu'il a, ce chapeau? Il n'est pas beau?

PIÉGOIS

Il est superbe, mais il est deux fois trop haut. Porte donc des chapeaux plus simples!... Et puis, cette robe ne va pas avec... Et puis, prends l'habitude de mettre des gants blancs et non des gants de couleur... Combien de fois t'ai-je dit tout ça?

EMMA, subitement navrée.

Je vais changer, alors.

PIÉGOIS

Je t'assure, tu as une tendance à t'habiller d'une façon trop voyante... Et dès que tu t'habilles simplement, au contraire, tu deviens tout de suite comme il faut... Allons, va!

EMMA

Ne me bouscule pas... D'ailleurs, j'étais sûre aujourd'hui que tu me bousculerais.

PIÉGOIS

Quelle enfant!... Et pourquoi?

EMMA

C'est comme ça chaque fois que tu as rencontré une femme qui te plaît.

PIÉGOIS

Moi, j'ai rencontré une femme qui me plaît?

EMMA

Oui, mon loup.

PIÉGOIS

Et où? je serais curieux...

EMMA

Dans le train.

PIÉGOIS

Dans le train?

EMMA

Ne fais pas celui qui cherche... La dame qui est montée à l'embranchement d'Orthez... qui s'est assise à l'autre bout du wagon et qui s'est mise à lire!...

PIÉGOIS

Je ne me la rappelle pas du tout.

EMMA

Malin, va!...

PIÉGOIS, riant.

Et elle me plaît, cette dame-là?

EMMA

Ferme !

PIÉGOIS

Et à quoi l'as-tu deviné?

EMMA

A ton œil... et à ton nez, mon loup... Tu penses que je te connais... La dame est descendue en même temps que nous, et elle a oublié son livre sur la banquette. Et toi, en passant, tu l'as glissé tout doucement dans ta poche, le livre, ce qui fait que quand tu la rencontreras, tu pourras le lui rendre et ça vous fera un sujet de conversation... Veux-tu parier que tu l'as dans ta poche, le livre? Veux-tu parier? (Elle fouille dans la poche de son veston et en sort un livre relié.) Tu vois ! Mais comme je ne suis pas méchante, je te le rends...

(Elle le remet dans la poche de Piégois.)

PIÉGOIS

Et tu trouves ça extraordinaire?

EMMA

Moi, je trouve ça tout naturel, mon chéri.

PIÉGOIS

Une dame que je ne reverrai probablement jamais!

EMMA

Si, tu la reverras... D'autant plus que tu sais qui elle est et qu'il y a au moins huit jours que tu la suis partout... Oh! c'est une femme du monde, celle-là, il n'y a pas d'erreur! Elle est habillée mieux que moi, avec plus de goût... Si je l'avais connue plus tôt, j'aurais pu prendre modèle sur elle... Oh! je le sais, et tu n'as pas besoin de me le répéter si souvent, je ne suis pas un type dans le genre de Madame de Maintenon...

PIÉGOIS

Voyons, Emma, ce n'est pas sérieux, cette scène-là?

EMMA

Non, c'est pour rire.

PIÉGOIS

Tu as envie de pleurer.

EMMA

Ne t'en occupe pas.

PIÉGOIS

Tu sais bien que je ne t'ai jamais fait de la peine et que je ne t'en ferai jamais.

EMMA

Ça, c'est vrai... Quand tu me trompes, jamais je ne le sais.

PIÉGOIS

Alors, si tu ne le sais pas, comment peux-tu croire?...

EMMA

C'est mon affaire... Enfin, quoi qu'il arrive plus tard, et il en arrivera des choses, forcément, tu pourras te vanter d'avoir eu une bonne fille qui n'aura pas eu un tort vis-à-vis de toi et qui n'aura songé qu'à te faire plaisir.

PIÉGOIS

Tu me feras encore plaisir tant que tu voudras.

EMMA

Nous verrons... mais on ne discute pas avec des pressentiments.

PIÉGOIS

Quelle superstitieuse tu fais!

EMMA

Dans toute femme qui aime, il y a une tireuse de cartes.

PIÉGOIS, riant.

Et qu'est-ce qu'elles te disent, les cartes?

EMMA

Ce que je savais avant elles... que le jour où tu t'emballerais sur une femme d'un certain genre et d'un certain monde, très différente de moi, sur une femme distinguée et fine, que, ce jour-là, je n'aurais plus qu'à disparaître!... Penses-tu que je ne devine pas ce qui se passe dans ta tête?... Je n'ai aucune éducation; mais pour comprendre les choses qui menacent leur amour, toutes les femmes se valent. Je t'ai vu désirant des cocottes ou des belles filles qui passaient auprès de toi et qui t'aguichaient, mais j'avais beau être jalouse sur le moment, au fond je n'étais pas inquiète, et je ne souffrais pas trop. Je savais bien que tu me reviendrais vite, parce qu'il y a tout de même entre nous ce qu'elles ne pouvaient pas te donner; et quant au reste, je te le donnais aussi bien qu'elles. Alors, j'étais tranquille. Mais aujourd'hui, ce n'est plus ça. Il n'y a plus de lutte possible. Elle a tout ce qui manque...

PIÉGOIS

Qui, elle ?

EMMA

Madame Audry... (Mouvement de Piégois.) Elle s'appelle Madame Audry... Henriette de son petit nom... Elle est veuve... C'est la sœur de ce banquier, Monsieur Jantel... Je l'ai regardée beaucoup et je vais même te dire une chose très curieuse : Je ne la déteste pas. Il y a une telle différence entre nous ! Ma seule chance, c'est qu'il y a aussi pas mal de distance entre vous deux. Seulement, ce n'est pas une chance, car si tu l'aimes et qu'elle ne veuille pas de toi, tu souffriras, et je ne serais pas plus avancée.

PIÉGOIS

Je t'assure que tout ça est fou. Ma vie est arrangée avec toi. Nous sommes heureux autant que nous le pouvons et dans la forme d'existence que les événements nous ont imposée. Quand je t'ai fait la cour dans ta famille, et que je t'ai prise avec moi...

EMMA

N'oublie pas de dire que j'étais sage.

PIÉGOIS

Inutile de me le rappeler... Oui, je savais ce que nous risquions tous les deux, les devoirs et les responsabilités que je me créais...

EMMA

Ça, oui, on dira de toi ce qu'on voudra... Mais avec les femmes, tu es un honnête homme.

PIÉGOIS

Ne te tourmente donc pas. Nous sommes pour longtemps ensemble tous les deux, et probablement pour toujours. Et un matin qu'on aura le temps, on se mariera, comme je te l'ai promis.

EMMA

Oh! ce n'est pas le temps qui manque... Bien vrai, tu n'aimes pas la dame?...

PIÉGOIS

Bien vrai.

EMMA

Elle te plaît, tu ne peux pas dire le contraire, mais tu ne l'aimes pas, tu me le jures?

PIÉGOIS

Je te le jure. Et même si j'avais la bêtise de l'aimer, n'aie donc pas peur, elle n'est pas pour moi.

EMMA

Ça n'est pas ça qui me rassurerait. Car si vous n'êtes pas du même monde, évidemment, tu es plus près d'elle que de moi. Si tu crois qu'il est difficile de s'apercevoir que tu es bien au-dessus du métier que tu exerces!... Des fois, je t'entends causer et je me dis que tu as dû reçevoir une rude instruction. Et quand on dit des bêtises devant toi, tu en as une façon de sourire... Tiens! comme en ce moment... Tu ne regrettes jamais rien?

PIÉGOIS

Jamais.

EMMA

Et si c'était à recommencer, tu le ferais?

PIÉGOIS

Je le ferais... mais je t'en supplie, va changer de chapeau.

EMMA, se dépêchant en riant.

J'y vais, mon loup !...

(Elle sort à droite.)

SCÈNE IX

PIÉGOIS seul, puis JANTEL

PIÉGOIS, seul.

Quelle bonne fille !...

(Entre Jantel par le fond, à gauche.)

JANTEL, apercevant Piégois.

C'est vous que je cherche, Monsieur Piégois?

PIÉGOIS

Moi, Monsieur Jantel?... Tout à votre service...

JANTEL

Voulez-vous me donner un petit renseignement?

PIÉGOIS

Certes!... Lequel?

JANTEL

Combien ma femme doit-elle à la caisse du casino?

PIÉGOIS

Mais rien, Monsieur Jantel, rien... Qu'est-ce que vous me demandez-là?

JANTEL

Je vous promets de ne rien lui dire, ou du moins de ne pas vous mettre en cause. Mais je sais pertinemment que Madame Jantel, qui est malheureusement assez joueuse, vous emprunte, à vous ou au prêteur du cercle, je l'ignore, des sommes assez rondes... Ce n'est pas très grave, je me hâte de le dire et je n'y attache pas plus d'importance qu'il ne faut, mais vous comprendrez que je tienne à vous rembourser...

PIÉGOIS

Je vous affirme que Madame Jantel a pris des sommes insignifiantes. Si vous y tenez, je vous en ferai le compte un de ces jours, ce n'est pas pressé.

JANTEL

Je vous en serais fort obligé... et plus obligé encore, Monsieur Piégois, si vous donniez des ordres à la caisse de façon que cela ne se renouvelle pas.

PIÉGOIS

Du moment que cela vous désoblige, soyez-en sûr...

JANTEL

N'importe quelle somme.

PIÉGOIS

Je vous le promets.

JANTEL

Même la plus minime.

PIÉGOIS

C'est entendu... Moi-même, d'ailleurs, je préfère que les femmes ne jouent pas au casino.

JANTEL

A merveille...

(Entrent Madame Jantel et Henriette.)

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME JANTEL, HENRIETTE

MADAME JANTEL, apercevant son mari.

Tiens! c'est toi... En quel honneur?...

PIÉGOIS

Madame, votre serviteur.

MADAME JANTEL, bas et vite, à Piégois, pendant que Jantel est allé à Henriette.

Mon mari vous a demandé quelque chose?

PIÉGOIS, même jeu.

N'ayez aucune inquiétude.

JANTEL, à Henriette.

Tu vas jouer aux petits chevaux?

HENRIETTE, riant.

Moi? Ah! jamais! J'ai simplement accompagné Louise, qui prétend que, si je la regarde jouer, elle est sûre de gagner...

PIÉGOIS, qui s'est un peu éloigné, revenant à Madame Jantel.

Oserai-je vous prier de demander à madame si ce n'est pas elle qui a laissé cet après-midi ce livre dans le train?

(Il tire le livre de sa poche et le remet à Madame Jantel.)

MADAME JANTEL

Ça?

PIÉGOIS

Oui, Madame.

MADAME JANTEL

Henriette!... Est-ce que ce livre est à vous, par hasard?

HENRIETTE, le prenant vivement.

Oui... oui... Ah! quelle chance!... Je croyais l'avoir perdu, et positivement j'y tiens beaucoup. C'est une édition assez rare et une assez jolie reliure... (A Piégois.) Je l'avais laissé sur la banquette, n'est-ce pas, Monsieur?

PIÉGOIS

Oui, Madame.

HENRIETTE

Je vous remercie.

MADAME JANTEL

Qu'est-ce que c'est que ce livre-là, voyons?... (Elle le prend des mains d'Henriette et le regarde distraitement.) Il me semble que je connais ça.... *Dominique*... c'est un roman de Balzac?

HENRIETTE

Non, de Fromentin.

MADAME JANTEL

Ah! oui, je l'ai lu autrefois, ou du moins, j'ai essayé... C'est très ennuyeux... (Voyant Henriette rire.) Non? Ce n'est pas ennuyeux?

HENRIETTE

Ça dépend.

MADAME JANTEL

Vous trouvez cette histoire passionnante, vous?

HENRIETTE

Passionnante... c'est un gros mot.

MADAME JANTEL

Moi, un livre qui ne me secoue pas, je ne vais pas jusqu'au bout... D'ailleurs, de *Dominique*, je ne me rappelle pas un mot... Il n'y a plus que vous qui lisez ces choses-là....

PIÉGOIS

Pardon...

MADAME JANTEL, à Piégois.

Vous l'avez lu, vous?

PIÉGOIS

Mais oui, Madame... C'est un livre admirable; seulement, on ne s'en aperçoit pas tout de suite.

MADAME JANTEL

S'il faut trop de temps!...

PIÉGOIS, parlant à Madame Jantel seulement.

Il faut le connaître et se lier avec lui. C'est un livre timide, qui ne sait pas se présenter, mais dès qu'il vous a adressé la parole, dès qu'on est un peu intime avec lui, on le comprend et on l'aime.

HENRIETTE, qui s'est rapprochée de Piégois pendant que Madame Jantel va vers son mari.

C'est tout à fait exact de *Dominique*... (Riant.) Je vous avoue même, Monsieur, que je suis surprise de voir un homme en parler avec tant de goût. Je croyais que c'était plutôt un

livre de femme. Je vous fais toutes mes excuses de cet étonnement.

PIÉGOIS

La vérité, Madame, c'est qu'il y a certains ouvrages rares dont on n'ose pas parler de peur d'avoir l'air prétentieux et d'être seul à les connaître.

HENRIETTE

Oui, oui... et quand par hasard on en parle avec quelqu'un, on est gêné... vous avez raison... On a l'air d'être à un rendez-vous... (Se retournant et bas à Madame Jantel.) Qui est donc ce monsieur?

MADAME JANTEL

Au fait, vous êtes nouvelle venue dans le pays, vous ne connaissez pas encore...

(Au moment où elle va nommer Piégois à Henriette, et pendant que Jantel fait un mouvement d'impatience, un bruit de voix et de dispute éclate soudain dans la salle de baccara. Madame Jantel s'arrête et se tourne, ainsi que les autres, de ce côté. La porte s'ouvrant, paraissent des joueurs et Lebrasier sur la plate-forme.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LEBRASIER, DES JOUEURS, LE CROUPIER

UN JOUEUR, à Lebrasier.

Quand on ne sait pas le jeu, on ne prend pas les cartes !...

LEBRASIER

Mais, Monsieur...

JANTEL

Tiens, c'est Lebrasier !...

LE JOUEUR

Tirer à six, c'est insensé !...

LEBRASIER

Ça n'a pas changé le coup !

UN AUTRE JOUEUR, avec colère.

Pas changé le coup !... Nous ne comprenez donc pas que vous avez pris une bûche ?

LEBRASIER

Une bûche !...

DEUXIÈME JOUEUR

Une bûche qui serait revenue au banquier... tandis que le banquier a pris un sept et que ça lui fait neuf.

LEBRASIER

Oui... oui... vous avez raison... je comprends... Mais figurez-vous que je n'ai pas joué depuis vingt ans !

TROISIÈME JOUEUR, le prenant par les basques de son habit et furieux.

Est-ce qu'on reste vingt ans sans jouer au baccara !

PIÉGOIS, qui s'est approché de l'escalier.

Voyons... voyons... un peu de calme !

PREMIER JOUEUR, à Lebrasier.

Vous allez payer le coup !

LE CROUPIER, à Piégois.

Monsieur Piégois, voulez-vous régler le coup ?

PIÉGOIS

J'y vais... j'y vais... Mesdames, vous permettez ?

MADAME JANTEL

Faites donc... Le fait est que tirer à six... Il faut être Lebrasier !...

PIÉGOIS, en montant l'escalier.

Nous allons voir ça... Voulez-vous rentrer dans la salle de jeu, Messieurs ?... (Entraînant Lebrasier.) Viens, toi !

(Le silence se rétablit.)

SCÈNE XII

JANTEL, HENRIETTE, MADAME JANTEL

HENRIETTE, étonnée.

Comment ! ce Monsieur, c'est ?...

MADAME JANTEL

Monsieur Piégois, le directeur du casino. Je vous en ai parlé dix fois...

HENRIETTE

Je n'en reviens pas... Je le prenais pour le plus pur gentleman. Quelle déception !

JANTEL

Oui... voilà le gentleman que Louise allait te présenter... (A sa femme.) Ta manie du jeu et les bizarres relations que tu t'es faites ici finiront par t'entraîner dans des histoires d'une inconséquence !...

MADAME JANTEL

Piégois est ta bête noire.

JANTEL

Il m'est fort indifférent. Je parle en général.

MADAME JANTEL

Oh ! mon Dieu ! il n'exerce pas une de ces professions qui conduisent à l'Académie ; mais tu es peut-être obligé de coudoyer, dans les affaires, des gens qui ne le valent pas.

JANTEL

Tu exagères...

HENRIETTE

Mon frère a raison.

MADAME JANTEL

Votre frère a toujours raison, ma chère, je le sais. C'est moi qui suis une folle !

HENRIETTE

Mais, vous n'allez pourtant pas comparer...

MADAME JANTEL

Je ne compare rien. Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas... Je ne prétends pas qu'il faille inviter Piégois à dîner, ni le recevoir chez nous...

JANTEL

C'est heureux.

MADAME JANTEL

Mais c'est un homme parfaitement élevé... je répète... parfaitement élevé, et je ne me crois pas déshonorée pour échanger, de temps en temps, quelques mots avec lui... Avec ça que, dans les villes d'eaux, on est si délicat sur le choix des relations!... Est-ce que tous les mondes, aujourd'hui, ne sont pas plus ou moins mêlés? Et dans nos propres familles, est-ce que nous n'avons pas toutes sortes de gens qui ont mal tourné?

HENRIETTE

Pas dans la nôtre.

MADAME JANTEL

Quelle drôle de fierté vous avez !

HENRIETTE

Ce n'est pas de la fierté, c'est de la satisfaction... Oui, je suis très heureuse qu'il n'y ait dans notre famille que d'honnêtes gens et des ménages propres, comme le vôtre, ma chère Louise, qui êtes la meilleure créature et la plus droite que je connaisse. Il m'est infiniment agréable, je l'avoue, que nous n'ayons rien à nous reprocher, les uns aux autres, pas une vilenie à cacher et pas un scandale à craindre.

MADAME JANTEL

Attendons la fin... Venez-vous ?

JANTEL

Non, je vais prier Henriette de nous laisser

rentrer à la maison tous les deux, parce que j'ai à te parler.

MADAME JANTEL

Qu'est-ce que c'est encore que cette plaisanterie ? Tu me parleras ce soir... Tu veux m'empêcher d'aller aux petits chevaux, je te vois venir...

JANTEL

Ou au baccara...

MADAME JANTEL

C'est de la tyrannie... Ne dirait-on pas que je nous ruine !...

JANTEL, haussant les épaules.

Il n'est pas question de ça...

HENRIETTE

La tyrannie de Maurice !...

MADAME JANTEL

Eh ! ma chère, il y a plusieurs façons... Votre frère est un mari extrêmement autoritaire avec son air de ne pas y toucher... Vous, parbleu, vous êtes veuve, votre affaire est bonne, vous ne risquez plus rien. Votre mari était un de ces hommes corrects et doux qui passent dans la vie d'une femme discrètement, comme sur la pointe des pieds. Tant qu'ils vivent, on est content ; quand ils meurent, on n'est pas affolé... Et puis, vous n'êtes pas une nerveuse, ou plutôt ça n'a pas encore éclaté.

HENRIETTE

Et ça n'éclatera pas de sitôt, je l'espère.

MADAME JANTEL

Qui vivra verra. En attendant, soyez indulgente pour les petits défauts des autres...

HENRIETTE, riant.

Je vois que vous allez me faire une scène...

Je vous laisse... et je vais chercher les enfants... Faites la scène à Maurice, il n'aura que ce qu'il mérite !...

(Elle sort en riant, à gauche.)

JANTEL, va pour sortir et dit à Mme Jantel :

Viens-tu ?

SCÈNE XIII

JANTEL, MADAME JANTEL

MADAME JANTEL

Non... Je sais d'avance ce que tu vas me dire. Ce n'est pas la peine de rentrer à la maison pour ça... Tu veux me faire avouer que je dois quelques billets de mille francs... Eh bien ! je l'avoue, voilà une affaire !

JANTEL

Ce qui est grave, c'est que ça recommen-

cera demain... Tu perds toujours, tu perdras toujours... Les femmes ne gagnent au jeu que lorsqu'elles n'ont pas d'argent.

MADAME JANTEL

Le jeu, c'est ma seule distraction ; trouve-m'en une autre. Tu n'es jamais avec moi... En hiver, c'est le bureau... En été, quand tu es resté huit jours en villégiature, tu n'as qu'une idée, c'est de retourner à Paris.

JANTEL

Tu as deux enfants...

MADAME JANTEL

Mais, mon pauvre ami, si je n'avais pas d'enfants, c'est effrayant ce que j'aurais fait ! Tu ne peux pas t'en douter. Penses-tu que je sois une femme comme Henriette ?... J'en ai, moi, des nerfs. Eh bien ! le jeu c'est mon dérivatif. Quand mon imagination s'affole, avec une bonne nuit de poker ou de baccara, je me calme.

JANTEL

C'est un peu cher...

MADAME JANTEL

En dehors du jeu, je ne dépense rien. Dans notre situation de fortune, n'importe quelle femme à ma place dépenserait le double, voilà la vérité... Parfaitement. Je ne t'ai même pas demandé cette année ce que tu me donnes habituellement... Mais oui, j'y pense... Tu es en retard avec moi... Tu me dois au moins dix mille francs... Donne-les-moi.

JANTEL

Ne plaisante donc pas, ce n'est pas l'heure.

MADAME JANTEL

Enfin, tu n'es pas gêné? Nos affaires vont toujours bien?

JANTEL

Mais oui, très bien...

MADAME JANTEL

Aussi bien qu'avant ?

JANTEL

Rien ne va aussi bien qu'avant, parce qu'il y a une crise générale...

MADAME JANTEL

Alors, ça va mal ?

JANTEL

Oui.

MADAME JANTEL

Ça va-t-il mal ou très mal ?

JANTEL

Très mal. Je te dirai le reste, viens, j'ai plusieurs idées... Viens donc !

MADAME JANTEL, un temps.

Attends un peu...

JANTEL

Quoi?

MADAME JANTEL

Je n'ai pas plusieurs idées, mais j'en ai une...

JANTEL

Rentrons. Tu me la diras à la maison.

MADAME JANTEL

Non, ici... Tu vas voir pourquoi... Qu'est-ce que tu cherches?

JANTEL

Dame!

MADAME JANTEL

De l'argent?

JANTEL

Naturellement.

MADAME JANTEL

Eh bien!... Adresse-toi à un homme intelligent, ayant des capitaux énormes, audacieux, risqueur, joueur, et qui sera enchanté d'entrer en relations avec un homme comme toi.

JANTEL

Il n'y a qu'à le connaître.

MADAME JANTEL

Je le connais.

JANTEL

Toi?

MADAME JANTEL

Moi.

JANTEL

Et c'est?...

MADAME JANTEL

Piégois...

JANTEL

Tu es folle!... Piégois!... D'abord, je ne crois pas du tout que Piégois ait tant d'argent!...

MADAME JANTEL

Ah!... ah! Il a tout l'argent qu'il veut, c'est bien simple... Tu me demandes comment je le sais?... Par Herbelin, le maire, qui est très mêlé aux affaires de Piégois depuis longtemps, et qui m'en a dit long sans en avoir l'air... Tu t'imagines qu'il n'y a que les banquiers, les industriels qui aient de l'argent? Ceux-là n'ont souvent que du crédit et de la surface... Mais les véritables manieurs d'argent, sois-en sûr, ce sont des gens comme Piégois!...

JANTEL

C'est justement ce qui ne me plaît guère, d'entrer en relations avec des gens comme Piégois...

MADAME JANTEL

Tu me fais rire... Vous me faites rire tous

les deux, ta sœur et toi, avec vos idées, votre monde et le choix de vos relations ! Si l'on se met à faire attention à ces détails, je me demande qui on pourra fréquenter dans dix ans... Va ! crois-en le premier conseil que je te donne de ma vie, pense à Piégois...

JANTEL

Tu ne te rends pas compte de certaines choses... Je ne peux pas me mettre à la discrétion d'un monsieur qui...

MADAME JANTEL

Qui te parle de te mettre à sa discrétion ? Il faut être adroit, l'attirer sous un prétexte quelconque... les terrains... les terrains !... Piégois sera enchanté d'être en contact avec des gens de notre monde... il en sera flatté... Et puis, un beau jour, sans en avoir l'air, tu lui exposes ta situation... Et il marche !

JANTEL, secouant la tête.

Tout ça...

MADAME JANTEL, l'interrompant.

Dans les circonstances critiques comme celles où nous sommes, il faut aller de l'avant, sans regarder derrière soi ! Pas de remords, pas de récriminations, mais de l'estomac, voilà à quoi me sert mon tempérament de joueuse !... (Voyant Piégois paraître sur la plate-forme, sortant du baccara avec Lebrasier.) Laisse-moi accrocher ça.

JANTEL, bas.

Non, pas aujourd'hui, je t'en prie...

MADAME JANTEL

Allons donc ! J'ai un joint...

PIÉGOIS, sur la porte, à Lebrasier qui reste dans les coulisses.

Viens donc, puisque tu as gagné.

SCÈNE XIV

PIÉGOIS, JANTEL, MADAME JANTEL

MADAME JANTEL, affectant de parler à son mari.

M. Piégois te donnera tous les renseignements pour ces terrains.

PIÉGOIS

Quels terrains, Madame?...

MADAME JANTEL

Mon mari a l'intention de faire construire sur le lot de terrains qui est le long du gave, le long du gave... avec la vue sur les montagnes... Ce serait un emplacement merveilleux pour une villa.

PIÉGOIS

Je crois bien, le meilleur du pays.

JANTEL, hésitant.

Le lot vous appartient, Monsieur Piégois?

PIÉGOIS

Je suis en pourparlers, mais je vous donnerais tout de suite la préférence et je vous ferais toutes les concessions possibles, trop heureux de vous être agréable.

MADAME JANTEL, à son mari.

Va donc les visiter un de ces jours, avec Monsieur Piégois!

PIÉGOIS, avec empressement.

Quand vous le désirerez.

MADAME JANTEL

J'irai avec vous... j'adore ce coin-là... Monsieur Piégois nous fera l'amitié de venir déjeuner à la maison et ensuite nous causerons un peu des conditions.

PIÉGOIS

Madame... Vous êtes infiniment trop aimable...

MADAME JANTEL

Entendu?

PIÉGOIS

Entendu, Madame, et très flatté!

MADAME JANTEL, saluant.

Monsieur. (Passant près de son mari et bas.) Tends-lui la main.

JANTEL, tendant la main à Piégois.

Au revoir, Monsieur...

MADAME JANTEL, bas à son mari en sortant.

As-tu remarqué?... Il a été radieux quand je l'ai invité.

JANTEL, même jeu.

Il ne savait pas pourquoi.

(Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE XV

PIÉGOIS, seul, puis EMMA

(Piégois regarde un instant la porte par laquelle viennent de sortir les Jantel, la figure éclairée, avec un air d'allégresse. Entre Emma.)

EMMA, avec un autre chapeau et un autre corsage.

Là, mon loup, comment me trouves-tu ?

PIÉGOIS, la regardant à peine.

Très bien !

EMMA

Tu ne regardes pas.

PIÉGOIS

Si ! si !

EMMA, elle s'approche de Piégois, l'embrasse et tâte la poche de son veston.

Tiens ! tu n'as plus le livre ? Tu l'as rendu ?

PIÉGOIS

Ah ! oui... au fait...

EMMA, la gorge un peu serrée.

Ah ! tu as vu la dame ?

PIÉGOIS

Mais oui... je l'ai rencontrée par hasard...

EMMA

C'était bien elle, n'est-ce pas ?

PIÉGOIS, avec impatience.

Oui... c'était elle... Madame Audry... la sœur

de Monsieur Jantel, tu ne t'étais pas trompée... Je lui ai rendu le livre. Je déjeune avec elle... Voilà une histoire !... Trouver un livre dans un wagon, le rendre à la personne qui l'a oublié et déjeuner avec son frère! Voilà sur quoi tu te montes la tête! Vraiment, c'est absurde !

EMMA, affectant la gaieté.

Je te demande pardon... Oui... oui, c'est absurde ! Je ne vais pas me mettre à te faire des scènes de jalousie, tu finirais par me prendre en grippe, mon chéri; je te jure que je ne le ferai plus.

PIÉGOIS, l'embrassant.

Et le dîner de Lebrasier sera bon ?

EMMA

Délicieux, mon loup !

(Paraît Lebrasier sur la plate-forme.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LEBRASIER

LEBRASIER, montrant de l'or et des billets.

J'ai encore eu ma passe de cinq! Regardez!

EMMA, à part, sur le devant de la scène pendant que descend Lebrasier.

J'aurai beau faire... Une femme distinguée!... Je suis fichue!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

CHEZ JANTEL

Le décor représente un petit salon dans la villa de Jantel, à Bagnères-d'Oron. Au fond, grande baie donnant sur un couloir qui conduit d'un côté à la salle à manger; de l'autre, aux appartements privés de la famille Jantel. Vis-à-vis la baie, de l'autre côté du couloir, fenêtre donnant sur les montagnes. A droite, deuxième plan, une grande porte à deux battants, ouvrant sur une terrasse. Vue sur les Pyrénées. Cette porte sert en même temps de porte de sortie pour quitter la villa Jantel. Petite porte à gauche. — Ameublement très élégant de campagne. A gauche, petite table sur laquelle on dépose les tasses, les verres pour le café froid. A droite, table, beaucoup plus grande, à laquelle est adossé un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE et SUZANNE, puis, successivement, LEBRASIER et HENRIETTE, qui traversent la scène sans parler et vont sur la terrasse; puis LESTROT

et JANTEL, PIÉGOIS et MADAME LESTROT, MADAME JANTEL et HERBELIN

(Au lever du rideau, les invités quittent la salle à manger par la baie du fond et se dirigent vers la terrasse dans l'ordre indiqué ci-dessus. A mesure que chaque invité passe, Marguerite et Suzanne lui demandent :)

MARGUERITE et SUZANNE

Café chaud, café glacé ?

(Successivement les invités répondent : « Café glacé. »)

LESTROT, à Jantel, lui montrant le panorama de la terrasse.

Puisque vous allez faire construire, tâchez de ne pas bâtir une de ces affreuses villas comme il commence à y en avoir au pied de toutes les montagnes...

PIÉGOIS

Excepté ici !...

LESTROT, traversant la scène, pour aller à la terrasse.

Il faut être juste... On en voit moins que dans les autres stations de la contrée... J'irai

plus loin, certaines villas de Bagnères-d'Oron sont d'un goût et d'une originalité qui étonnent...

(A ce moment, tous les invités sont arrivés sur la terrasse qui est visible. Restent en scène, Madame Jantel, Marguerite et Suzanne.)

SCÈNE II

MADAME JANTEL, MARGUERITE, SUZANNE, puis JANTEL

MARGUERITE

Maman, ils veulent tous du café glacé.

MADAME JANTEL

Occupez-vous de ça. C'est vous qui servirez, mes enfants.

SUZANNE

Oui, maman... Mais c'est toujours nous qui servons, d'ailleurs.

MADAME JANTEL

Seulement, aujourd'hui, quand ce sera fait, vous disparaîtrez tout doucement, sans qu'on vous remarque, et vous irez vous promener. Je vous donne la permission d'aller vous promener.

MARGUERITE

Toutes les deux seules?

MADAME JANTEL

Oui.

SUZANNE

Où nous voudrons?

MADAME JANTEL

Où vous voudrez. Mais je vous défends d'aller ailleurs que dans le parc. C'est entendu, n'est-ce pas?

SUZANNE, riant.

Maman?

MADAME JANTEL

Quoi ?

SUZANNE

Puisque l'occasion s'en présente, on va te dire quelque chose, Marguerite et moi.

MADAME JANTEL

Quelque chose de grave? Dépêchez-vous, je n'ai pas le temps.

SUZANNE, riant encore.

Eh bien, maman, depuis quelques jours, tu deviens beaucoup trop autoritaire.

MADAME JANTEL

Qu'est-ce que c'est ?

MARGUERITE, même jeu.

Tu deviens effrayante, on ne saura bientôt plus où se mettre.

SUZANNE

Tu nous donnes des ordres avec une violence inouïe !

MARGUERITE, toujours avec gaieté.

Enfin ! disons le mot, tu nous traites comme les dernières des dernières !

MADAME JANTEL

Quelle est cette plaisanterie ?

SUZANNE, l'entourant gaiement avec Marguerite.

Si ça continue, ma petite maman, la maison va devenir inhabitable.

MADAME JANTEL

Ne dites donc pas de bêtises !

(Elle les embrasse.)

MARGUERITE

Tu promets de ne pas recommencer?

MADAME JANTEL, haussant les épaules.

Bon !

SUZANNE

Et de nous laisser faire tout ce qu'on voudra, suivant une habitude qui remonte à la plus haute antiquité ?

MARGUERITE

Moyennant quoi, nous resterons les petites filles les plus obéissantes...

MADAME JANTEL

Quand vous aurez fini de vous moquer de moi !

SUZANNE

La paix est signée. Nous servirons le café et nous filerons à l'anglaise.

(Rentre Jantel par la terrasse.)

MARGUERITE, près du fond.

Maman, est-ce qu'on peut dire que Monsieur Piégois est un homme charmant?...

MADAME JANTEL

On peut le dire, mais d'une façon convenable et modérée...

(Suzanne et Marguerite sortent par la baie du fond.)

SCÈNE III

JANTEL, MADAME JANTEL, puis LEBRASIER et HENRIETTE

MADAME JANTEL, à son mari, qui marche avec agitation.

Mais ne sois donc pas nerveux comme ça... Ma parole, rien qu'à te voir, on devinerait qu'il se passe des choses extraordinaires!...

JANTEL

Il y a de quoi être nerveux!

MADAME JANTEL

Raison de plus pour être calme et se con-

tenir. Piégois est un homme d'un sang-froid prodigieux. Ne perds pas le tien, ce serait très grave ; tu te découvrirais immédiatement. Nous ne savons pas où nous irions. (Jantel s'assoit sur le canapé.) Il faut que Piégois soit convaincu qu'en mettant de l'argent dans ta maison, il fait une bonne affaire. En réalité, il en fait une excellente... Il en fait une excellente, je le répète. En tout cas, tu dois en être persuadé. Si tu ne l'es pas, il faut en avoir l'air. La conversation que vous aurez tout à l'heure ensemble sera décisive. Tu t'en rends compte?

JANTEL

Oui... oui... Ah ! que j'ai hâte de savoir à quoi m'en tenir. Pourquoi diable as-tu invité tout ce monde ?

MADAME JANTEL

Vraiment, pourquoi ?... C'est enfantin, cette question ! Tu aurais préféré que nous déjeunions tous les trois, sournoisement, et que Piégois devine au premier mot que tu l'a attiré dans un traquenard !

JANTEL, protestant.

Mais pardon !... Il n'y a là aucun traquenard.

MADAME JANTEL

Comprends donc que notre habileté a été justement de ne pas nous presser depuis notre conversation de l'autre jour, au casino... de n'avoir rien dit de compromettant... de n'avoir parlé que de constructions futures, de terrains, jamais un mot d'affaires... Piégois est à cent lieues de soupçonner la situation véritable.

JANTEL

Evidemment.

MADAME JANTEL

Nous l'avons invité à déjeuner une première fois en famille... une seconde fois, aujourd'hui, avec Herbelin et quelques amis. Le déjeuner a été très gai,.. Piégois est un homme de famille, as-tu observé ce détail ?... Il est plein d'attentions et de galanterie pour nos filles... pour Henriette... Il a beaucoup

de tact... Le voilà tout à fait à son aise avec nous. Il est mûr pour t'écouter dans les meilleures conditions... Tout le monde s'en ira après le café, tranquillement, naturellement, et je vous laisserai seuls, comme si de rien n'était.

JANTEL

Il sera temps. J'ai encore reçu tout à l'heure une lettre de Paris, très pressante, très inquiétante. Je devrais être parti pour parer au plus pressé.

MADAME JANTEL

Tu n'as rien dit à ta sœur, j'espère ?

JANTEL

J'y ai songé. Mais elle n'est pas assez riche pour venir utilement à mon seours. Son mari n'a laissé qu'une très petite fortune... Ce qu'elle possède, elle me l'offrirait...

MADAME JANTEL

Sans doute.

JANTEL

Je serais peut-être tenté de le prendre et je l'entraînerais avec moi, sans aucune chance de nous sauver, ni l'un ni l'autre.

MADAME JANTEL

Nous n'en sommes pas là. Moi j'ai confiance dans la combinaison Piégois... Tu ne trouves pas curieux, comme coïncidence, qu'il soit précisément le camarade d'école de Lebrasier, qui est notre ami intime ?

JANTEL

Je ne vois pas le rapport.

MADAME JANTEL

Ça ne te semble pas d'un bon augure ?

JANTEL

Ni bon, ni mauvais... (Un temps.) Tu ne m'en veux pas ?

MADAME JANTEL, émue.

Donne-moi la main ; je suis là... Voyant Henriette qui apparaît de la terrasse avec Lebrasier et fait un pas sur la scène. As-tu les papiers que tu dois montrer à Piégois ?

JANTEL, désignant la table de droite.

Ils sont là.

MADAME JANTEL, à Henriette.

Vous savez, ma chère, que c'est décidé pour les terrains.

Pendant les répliques suivantes, Jantel s'éloigne et sort par la droite

HENRIETTE

J'en suis ravie.

MADAME JANTEL

Très bien exposés... Nous ne trouverons jamais mieux.

HENRIETTE

C'est mon avis. Et vous, Lebrasier!

LEBRASIER

Je crois qu'on aurait trouvé aussi bien dans le pays, en cherchant.

MADAME JANTEL

Quelle erreur!

LEBRASIER

Je connais un lot au moins aussi avantageux...

MADAME JANTEL

Je sais ce que vous voulez dire, mais il est en plein midi... Non... non... tenons-nous-en là... Nous allons traiter aujourd'hui...

(Elle sort par la baie du fond.)

SCÈNE IV

LEBRASIER, HENRIETTE

LEBRASIER

Il a fini par s'introduire chez Jantel, ce matin-là...

HENRIETTE

De qui parlez-vous avec cette familiarité?

LEBRASIER

De Piégois, parbleu! Il me le disait... il me le disait... Il est très fort...

HENRIETTE, gaiement, ce début de scène.

Vous êtes un drôle de bonhomme, Lebrasier. Vous voyez partout des mystères... Mon frère veut faire construire sur des terrains qui appartiennent à ce Monsieur... Il était inévitable qu'ils finissent par se rencontrer...

LEBRASIER

Mais il n'était pas nécessaire de l'inviter à déjeuner deux fois en huit jours!

HENRIETTE

Bah! à la campagne comme à la campagne!... Très franchement et malgé mes préventions contre lui, il ne m'a pas ennuyée, Monsieur Piégois! Il a un mélange de vulgarité et de bonne éducation, de cynisme et de courtoisie, qui est assez amusant... On dirait qu'il y a en lui comme deux individus qui alternent. Ne prenez donc pas l'air renfrogné! Mais vous avez donc horreur de votre camarade?

LEBRASIER

Moi, pas du tout. J'ai beaucoup de sympathie pour lui, au contraire. Seulement, avant tout, je suis un homme juste... On se trompe beaucoup sur mon caractère. Interrogez n'importe qui au bureau, et demandez-lui ce que je suis. Il vous répondra : « Lebrasier? C'est un envieux! » Voilà ce que pensent de moi les esprits superficiels. C'est

une grave erreur, Madame. J'ai l'air envieux, en effet, mais je ne le suis pas, ou plutôt l'envie, chez moi, n'est qu'une forme de la justice. Piégois est un homme qui n'a aucun mérite particulier, qui n'avait aucune raison pour arriver à la fortune. Ces choses-là ne sont possibles que dans une société en pleine décomposition.

HENRIETTE

Quelle véhémence!

LEBRASIER

J'insiste, Madame... En pleine décomposition. Il y pousse des fleurs délicieuses comme vous, je ne dis pas non...

HENRIETTE

A la bonne heure!

LEBRASIER

Mais l'évidence est là... Piégois est un homme heureux. Et, en me plaçant uniquement au point de vue philosophique...

HENRIETTE

Diable! vous êtes plein de profondeur aujourd'hui.

LEBRASIER

Si vous m'interrompez, je vais finir par dire des bêtises... Une chance aussi insolente est un des plus graves symptômes... de... de...

(Il cherche.)

HENRIETTE

De quoi, est-ce un symptôme, Lebrasier?

LEBRASIER, vexé.

Quand je l'aurai retrouvé, Madame, je vous le dirai.

HENRIETTE

Ne vous fâchez pas. Vous savez quelle affection j'ai pour vous, n'est-ce pas?

LEBRASIER

Parlons de votre affection, je vous le conseille!

HENRIETTE

Dame! l'affection n'est pas l'amour.

LEBRASIER

Encore une de ces histoires qui m'arrivent à moi, tout spécialement. L'an dernier, je vous aimais...

HENRIETTE

Vous êtes poli pour cette année!

LEBRASIER

Il m'était venu pour vous un amour sérieux...

HENRIETTE

Calme!

LEBRASIER

Profond, et qui pour être éternel n'avait besoin que d'être partagé. Je vous ai demandé votre main. Un mariage entre nous était parfaitement assorti. Vous n'aimiez personne...

J'étais un ami de votre famille. J'ai un peu de fortune et une situation modeste, mais assurée. J'ai l'âge où la statistique démontre qu'il se fait le plus de mariages aujourd'hui. J'étais convaincu que vous deviendriez ma femme... Vous avez refusé en me donnant des raisons puériles. Je me suis contenté de souffrir sans que vous y attachiez d'ailleurs la moindre importance. Il est vrai que je suis resté votre ami.

HENRIETTE

Ce n'est donc rien?

LEBRASIER

C'est quelque chose, et tant que vous ne vous remarierez pas, en songeant que personne ne vous possède, je me consolerai peu à peu de ne pas vous posséder moi-même.

HENRIETTE

Je vous promets de ne pas me remarier, là, êtes-vous satisfait?... Vous haussez les épaules!... Vous vous marierez avant moi,

Lebrasier. Pourquoi me marierais-je, je vous prie de me le dire?... C'est presque honteux à avouer, et vous allez trouver cela souverainement injuste, mais je suis une des plus heureuses femmes qu'il y ait. J'ai de bons amis et une famille exquise que j'adore. Mon fils se porte bien et son éducation occupe ma vie. Le souvenir de mon mari m'est plus mélancolique que douloureux... Vous voyez combien il serait absurde de compromettre tout cela dans l'aventure d'un second mariage, le plus grand risque que puisse courir une femme de mon âge. (La femme de chambre entre par la baie du fond, avec un plateau contenant les verres, le café, et le dépose sur la table à gauche. Suzanne et Marguerite traversent la scène et vont sur la terrasse, où elles font signe aux invités que le café est servi.) Rassurez-vous donc, Lebrasier, si tant est que vous me fassiez l'honneur d'être jaloux à ce point-là de mon affection. Je ne vois pas, à l'horizon, l'ombre d'une catastrophe.

LEBRASIER

Tant mieux. Mais vous me permettrez cependant de garder ma façon de penser...

(Rentrent les invités par la terrasse.)

SCÈNE V

LEBRASIER, HENRIETTE, SUZANNE et MARGUERITE, qui servent le café pendant la scène. LESTROT et PIÉGOIS, MADAME LESTROT et HERBELIN, JANTEL, puis, quand tout le monde est en scène, MADAME JANTEL, entrant par la baie du fond.

LESTROT

Qui a donc construit le casino, Monsieur Piégois?

PIÉGOIS

C'est un petit architecte de mes amis... que je vous donnerai, Monsieur Jantel, et dont les idées vous plairont. Il a un sens très moderne de l'habitation...

MADAME LESTROT, à Henriette.

Êtes-vous d'un poker chez moi cet après-midi?... Un petit poker jusqu'à six ou huit heures?

HENRIETTE

J'ignore ce jeu.

LESTROT

Je vous en fais mes compliments... Il empoisonne bien des ménages. Il n'y a plus moyen de causer une soirée avec des amis et je retourne le mot de Talleyrand : « Si vous ignorez le poker, vous vous préparez une vieillesse heureuse ! »

MADAME LESTROT

Inutile de dire que mon mari répète ce trait chaque fois que l'on prononce le nom de poker... Vous, Monsieur Herbelin, vous êtes des nôtres ?

HERBELIN

Avec reconnaissance, Madame... Nous avons séance du conseil municipal cet après-midi, mais les questions qui s'y traitent ne réclament pas ma présence.

PIÉGOIS

Ni celle des conseillers municipaux, d'ailleurs.

HENRIETTE, riant, a Herbelin.

C'est bien fait.

LEBRASIER, bas, à Henriette.

J'aurais dit ça, moi... vous auriez à peine souri... et encore...

HENRIETTE

C'est absurde, cette réflexion.

MADAME LESTROT, à Lebrasier.

Nous comptons aussi sur vous, Monsieur Lebrasier.

LEBRASIER

Le jeu ne m'est pas assez familier, je vous remercie.

HERBELIN

Monsieur Lebrasier préfère le baccara... Eh! eh!

JANTEL

Il y passe ses nuits.

LEBRASIER

Oh!

PIÉGOIS

Lebrasier! Il est en train de faire une petite fortune.

HENRIETTE

Quel cachottier!

LEBRASIER

Une petite matérielle comme on dit là-bas, voilà tout.

PIÉGOIS

Si tu n'étais pas bête, puisqu'en ce moment-ci tu gagnes tous les soirs, ce qui ne durera pas, — tu crois que ça durera, mais ça ne durera pas, — tu confierais tes bénéfices quotidiens à un ami qui ne te les rendrait qu'à ton départ...

HENRIETTE

Voilà une idée sage... Lebrasier, confiez-moi votre argent... et tout de suite!...

PIÉGOIS

Oui, Madame, forcez-le .. Il opposera d'abord une certaine résistance.

HENRIETTE

Dévalisons Lebrasier!

LEBRASIER, se boutonnant.

Permettez!... permettez!

HENRIETTE

Nous allons voir si vous avez confiance en moi...

LEBRASIER

Oh! si vous posez la question sur ce terrain, je m'incline... Et, d'ailleurs, je crois que je fais sagement.

HENRIETTE

Donnez, Lebrasier !

PIÉGOIS

Donne donc...

LEBRASIER, tirant des billets de son portefeuille.

Voici, Madame, voici... J'en garde un tout petit peu pour continuer.

HENRIETTE, comptant les billets.

Mais vous avez gagné des sommes énormes !... Je vous rendrai tout ça à Paris...

PIÉGOIS

Ne vous laissez pas attendrir, Madame...

HENRIETTE

Soyez tranquille.

(Elle sort un instant par la petite porte de gauche, pour enfermer l'argent que vient de lui donner Lebrasier.)

SUZANNE, à la table à café.

Combien de morceaux, Monsieur Piégois?

PIÉGOIS

Autant que vous le voudrez.

SUZANNE, riant.

Vous vous en rapportez à moi?

PIÉGOIS

Les yeux fermés.

(Suzanne met quatre morceaux de sucre.)

SUZANNE

Vous allez m'en dire des nouvelles !

HENRIETTE, revenant de gauche, allant à la table à café, prenant une tasse, et à Lebrasier.

Toujours la moitié de la tasse, Lebrasier?

LEBRASIER

J'attendais pour voir si vous me serviriez comme d'habitude, ou si vous me laisseriez servir par une de vos nièces. C'est une expérience que je voulais faire !

HENRIETTE

Elle a réussi?

LEBRASIER

A moitié...

HENRIETTE

Pourquoi, à moitié?

LEBRASIER

Parce que vous m'offrez bien du café, mais vous ne m'offrez pas de sucre.

HENRIETTE

Ah! c'est vrai, je vous demande pardon...

(Elle va à la table, prend le sucrier et offre du sucre à Lebrasier.)

MADAME LESTROT, à Marguerite.

Petite Marguerite, allez donc nous chercher les cartes!

(Sort Marguerite par le fond.)

MADAME JANTEL

Vous voulez faire un poker?

MADAME LESTROT

Non, je voudrais essayer encore une fois cette fameuse réussite que nous a indiquée Monsieur Piégeois avant déjeuner... la réussite de Marie-Antoinette.

LESTROT

Encore une manie de ma femme, les réussites! Ça, et le poker!...

Marguerite rentre, donne les cartes à Madame Lestrot, qui va s'installer tout à fait à droite de la scène, sur une commode. Se placent autour de Madame Lestrot, Herbelin, debout derrière, et regardant Madame Lestrot faire la réussite, Madame Jantel. Lebrasier, sur le canapé, prend son café.)

SUZANNE, s'approchant de Madame Jantel et à l'oreille.

Maman?

MARGUERITE

Maman?

MADAME JANTEL

Quoi?... Quoi?...

SUZANNE

Remarque, je t'en prie, que nous nous en allons discrètement... Remarque-le...

(Elles sortent toutes les deux pendant la réplique suivante et par le fond.)

PIÉGOIS, qui s'est rapproché d'Henriette pendant les mouvements précédents, non loin de Lebrasier qui écoute en hochant parfois la tête.

Votre fils, Madame, a tout à fait bonne mine aujourd'hui... Le nouveau traitement lui réussit mieux, il me semble?

HENRIETTE

Oh! beaucoup mieux... Le docteur que

vous m'avez indiqué est vraiment très intelligent.

PIÉGOIS

Il est plus jeune que l'autre, il est meilleur observateur; il est très au courant aussi des observations que l'on fait un peu partout. D'ailleurs, ce qui facilite sa tâche, votre fils a une santé excellente.

HENRIETTE

Le docteur vous l'a dit, n'est-ce pas?

PIÉGOIS

Tout de suite. Je m'étais permis de le lui demander.

HENRIETTE

Est-ce que vous n'avez pas fait vous-même un peu de médecine?

PIÉGOIS

J'ai été étudiant pendant quelques mois, mais il n'est pas nécessaire d'être un grand

docteur pour connaître les enfants. Votre fils est un de ces malins petit garcons qui prennent de temps en temps l'air délicat afin qu'on les aime davantage. Puis, dès qu'ils vous ont, par pure coquetterie, inspiré de vives inquiétudes, ils s'amusent à se porter très bien.

HENRIETTE, riant.

Oui, c'est vrai.

PIÉGOIS

Ce sont des artistes. Le vôtre, en particulier, a déjà une imagination très originale et cette chose indéfinissable, la distinction... On l'a ou on ne l'a pas... On ne sait pas d'où ça vient. Et ça vous domine, même chez les enfants.

HENRIETTE, un temps.

Je crois tout de même qu'il ne faut pas leur donner une éducation aussi sévère qu'autrefois.

PIÉGOIS

Ils ne le souffriraient plus.

HENRIETTE

Il y a encore ça. Le fait est qu'ils deviennent très indépendants. Ils ne supportent plus la moindre contrariété. C'est effrayant à penser.

PIÉGOIS

C'est à croire qu'on répand parmi eux des brochures anarchistes... Il n'y a qu'à leur apprendre à lire le plus tard possible.

HENRIETTE

Ma foi, ce serait peut-être plus prudent.

LEBRASIER, entre ses dents, mais de manière à être entendu.

Beau programme d'éducation!

HENRIETTE, se retournant.

Tiens, vous nous écoutiez?... Qu'est-ce que vous dites?

LEBRASIER

Je dis que vous venez de tracer un programme d'éducation sur lequel vous me permettrez de faire certaines réserves!

HENRIETTE, gaiement.

Je vous le permets, Lebrasier, mais à une condition...

LEBRASIER

Laquelle?

HENRIETTE

C'est que vous m'accompagnerez demain matin à travers les montagnes, jusqu'au vieux château de la Malène... Monsieur Piégois a bien voulu nous obtenir l'autorisation de le visiter, et j'ai l'intention d'y aller avec ma belle-sœur et les enfants.

LEBRASIER

Il m'est impossible, Madame... de me joindre à vous... à mon grand regret.

HENRIETTE

Et pourquoi?

LEBRASIER

D'abord, j'ai horreur de faire des excursions dans des pays que je ne connais pas.

HENRIETTE, riant.

Alors ?

LEBRASIER

Et je vous ferai en outre observer, Madame, que le propriétaire de la Malène est bien connu pour être un véritable sauvage... qui habite dans le roc.

PIÉGOIS

C'est un homme exquis.

LEBRASIER

Il a tiré des coups de fusil sur des Anglais qui voulaient visiter sa bicoque.

PIÉGOIS

Ils voulaient la visiter de force ; mets-toi à sa place.

LEBRASIER, à Henriette.

Vous pouvez attraper un mauvais coup.

HENRIETTE, riant.

M. Piégois est très lié avec lui.

LEBRASIER, entre ses dents.

Jolie recommandation!...

(Mouvement d'Henriette.)

HENRIETTE, agacée.

C'est bon! Je n'insiste pas. J'irai sans vous... ou plutôt je vais demander à M. Piégois de bien vouloir nous accompagner.

(Mouvement de Lebrasier.)

PIÉGOIS

Trop heureux, Madame.

LEBRASIER, à part

Naturellement.

(Il s'éloigne.)

HENRIETTE, à Piégois.

A demain matin, alors?

PIÉGOIS

A demain matin.

HENRIETTE

Cela ne vous dérange pas?

PIÉGOIS

C'est un grand plaisir pour moi... (Un temps.) C'est une très grande joie.

(Henriette s'éloigne lentement.)

MADAME LESTROT, à Piégois.

Ici, Monsieur Piégois, nous sommes arrêtés, je ne comprends plus.

PIÉGOIS, allant à elle.

Voyons un peu, Madame !

(Il se joint au groupe pendant la conversation d'Henriette et de Lebrasier.)

HENRIETTE, se retournant vers Lebrasier et se trouvant tous les deux à gauche de la scène assez loin des invités qui regardent la réussite ainsi que Piégois. Celui-ci, d'ailleurs, après avoir expliqué le maniement de la réussite à Madame Lestrot, va un instant sur la terrasse avec Jantel. Henriette à Lebrasier :

Lebrasier, je vous jure que vous devenez insupportable avec vos attitudes et vos petites phrases sournoises ! Je tolère chez vous certains accès de jalousie... comment dirais-je ! de jalousie... blanche... d'abord parce qu'elle m'amuse, et ensuite parce que ça nous fait des sujets de conversation, mais si vous alliez jusqu'à des allusions plus directes, soyez sûr que je ne vous le pardonnerais pas.

LEBRASIER, avec énergie.

Eh bien, Madame, vous ne me le pardon-

nerez pas! car je fais effectivement des allusions plus directes!...

HENRIETTE

Mais à quoi! à qui!

LEBRASIER

A des gens.

HENRIETTE

Quelles gens?

LEBRASIER

A des gens qui sont autour de vous... (Il se promène.) qui ont déjeuné avec vous.

HENRIETTE

Nous avons déjeuné avec Monsieur Herbelin, avec Monsieur Lestrot et avec Monsieur... (Regardant Lebrasier sévèrement.) Un seul mot, Lebrasier... Si vous osez prononcer, à ce sujet, le nom de Monsieur Piégois...

LEBRASIER

Oui, Madame, je le prononce... Oh ! attendez, je ne vous fais pas l'injure de croire que vous avez un penchant pour Monsieur Piégois...

HENRIETTE

C'est heureux !

LEBRASIER

Mais je dis à haute et intelligible voix, et dussé-je encourir les plus graves pénalités, que vous éprouvez en sa compagnie un plaisir qui me navre ! et dont je suis jaloux, Madame, oui, jaloux !

HENRIETTE

L'absurdité de ces propos me désarme...

LEBRASIER

Vous l'avez déjà consulté sur un changement de médecin pour votre fils.

HENRIETTE

Il connaît les médecins d'ici mieux que moi...

LEBRASIER

Vous causez avec lui de littérature et de peinture...

HENRIETTE

Une fois...

LEBRASIER

Jamais nous n'avons causé de ces choses-là ensemble !

HENRIETTE

C'est de votre faute.

LEBRASIER

Vous le rencontrez à chaque instant au parc, à la promenade...

HENRIETTE

Par hasard.

LEBRASIER

Je les connais ces hasards-là... Demain matin... vous allez visiter le château de la Malène avec lui...

HENRIETTE

Avec lui et avec ma belle-sœur.

LEBRASIER

Je pense bien que ce n'est pas tous les deux seuls... Enfin!... vous ne m'empêcherez pas de m'apercevoir que Piégois vous fait la cour.

HENRIETTE

Ça, par exemple, c'est le comble!

LEBRASIER

Non, Madame, ce n'est pas le comble!... Il vous fait la cour d'une façon astucieuse et détournée... Je connais le bonhomme... Et il est impossible que vous ne vous en soyez pas aperçue!... Ayez donc le courage de vous

l'avouer et de voir où vous allez, et dans quelle situation vous pouvez vous trouver demain, avec un Monsieur qui se croira des droits... et quel Monsieur!...

HENRIETTE

Lebrasier!...

LEBRASIER

Ma vieille amitié me permet de vous le dire!... Car tout cela je le sais, non seulement par mes observations personnelles, mais encore par les scènes continuelles que sa bonne amie... Emma... lui fait à cause de vous.

HENRIETTE, changeant de ton.

A cause de moi?

LEBRASIER

J'y ai assisté à diverses reprises... Oui... Il est même sur le point de la quitter... remarquez bien... et vous devinez pourquoi, maintenant.

HENRIETTE, nerveuse.

Voilà qui change la question!... Vous avez raison, Lebrasier... vous avez raison... En effet... Je ne me rendais pas compte de... certaines choses... Merci, Lebrasier, de m'avoir prévenue... et de m'avoir prévenue à temps... Soyez sûr que je vais prendre des mesures énergiques.

LEBRASIER

Je n'attendais pas moins de vous.

HENRIETTE, à Madame Jantel, qui revient.

Je sors, Louise, pendant que le petit dort. M'accompagnez-vous, Lebrasier?

(Signe de Lebrasier.)

MADAME JANTEL

Rapportez-moi les journaux illustrés, voulez-vous?

(Lebrasier et Henriette prennent congé des invités et sortent par la droite, ainsi que les autres invités avec les répliques suivantes.)

MADAME LESTROT, à Madame Jantel.

Chère amie, nous vous quittons.

MADAME JANTEL

Déjà?

MADAME LESTROT

On ne vous verra pas un instant, dans l'après-midi?

MADAME JANTEL

Je tâcherai...

HERBELIN, à Piégois.

Venez-vous?

PIÉGOIS

Non, je reste un instant avec M. Jantel.

LESTROT, prenant congé, à Madame Jantel.

Chère Madame!... (A Jantel.) Cher ami... (A Piégois.) Cher Monsieur Piégois!

MADAME LESTROT

Embrassez les enfants pour moi... Ne vous dérangez pas... Je sais où est mon chapeau... Au revoir, Messieurs...

(Elle sort avec Herbelin et Lestrot. Herbelin a pris congé pendant ces dernières répliques. Restent en scène Jantel, Madame Jantel et Piégois.

MADAME JANTEL, souriant à Jantel et à Piégois, et fermant la porte de la terrasse pendant qu'un domestique a enlevé le plateau à café et les verres.

Messieurs, vous êtes seuls.

(Elle sort par la baie du fond.)

SCÈNE VI

PIÉGOIS, JANTEL

JANTEL, offrant un cigare à Piégois.

Un cigare, cher Monsieur Piégois?... Nous allons causer un peu, maintenant... D'abord,

en ce qui concerne les terrains, je crois que nous serons facilement d'accord. Vos conditions sont très raisonnables.

PIÉGOIS

Il était impossible que nous ayons la moindre difficulté là-dessus. Remarquez que j'ai le plus grand intérêt à ce que des gens de votre monde, de votre situation, s'installent ici... Dans dix ans, Bagnères-d'Oron sera une de nos belles stations thermales...

JANTEL

Ah! vous avez véritablement fondé une ville!... Oui, c'est mieux qu'une bonne affaire, qu'une affaire admirable, c'est une création. Vous avez eu ce rare bonheur, une idée! Une idée!... voilà ce qu'on ne m'a jamais apporté!... et ce qu'on ne nous apporte jamais à nous autres! On nous apporte des affaires, ce n'est pas la même chose...

PIÉGOIS

C'est la différence entre l'art et le métier.

JANTEL

De votre idée, vous avez tiré une fortune, c'est tout ce qu'il y a de plus juste.

PIÉGOIS

Je ne me plains pas. Mais qu'est-ce que c'est que mes petits capitaux à côté des vôtres?

JANTEL

Évidemment... évidemment... Mais les gens comme vous n'en jouent pas moins dans les affaires un rôle très important... Ils sont comme les condottieri d'autrefois qui n'avaient qu'une poignée d'hommes, mais qui l'apportaient à l'heure décisive. Ils avaient le geste prompt et le coup d'œil sûr... Piégois, vous ferez une fortune énorme quand vous voudrez.

PIÉGOIS, se levant.

Eh bien, très sincèrement, non... je ne tiens pas à aller plus loin. Je n'ai pas l'ambition féroce et illimitée de l'argent... Et

puis, j'ai fait une observation que je vous donne pour ce qu'elle vaut...

JANTEL, souriant.

Voyons ?

PIÉGOIS

J'ai remarqué ceci : Quand on a trop d'argent, c'est comme quand on a trop de sang. Il se produit un phénomène analogue à celui de l'apoplexie. Tout homme est capable d'absorber une quantité d'argent déterminée. S'il la dépasse, il est étouffé infailliblement.

JANTEL

Alors, à votre âge, avec vos ressources, votre vigueur, vous songez déjà à vous retirer, comme un négociant enrichi !

PIÉGOIS

Que voulez-vous, j'ai eu beaucoup de chance, je m'en rends compte. Or, qu'est-ce que c'est que la chance, sinon une sorte de vol inconscient ?... Mais oui... Un homme trop

heureux est comme un voleur de profession : il finit toujours par être pincé.

JANTEL

Ma parole, mon cher monsieur Piégois, je regrette de vous voir dans ces idées-là...

PIÉGOIS

Et pourquoi, mon Dieu ?

JANTEL

Parce que j'aurais aimé à faire un jour quelque belle affaire avec vous...

PIÉGOIS, vivement.

Avec moi, Monsieur Jantel ?

JANTEL

Mais oui. J'y songeais pendant nos conversations ces jours-ci, en constatant votre vive intelligence... votre clarté de vues... Je regrette... je regrette beaucoup.

PIÉGOIS

Mais pardon, Monsieur Jantel, pardon... C'est tout différent. Une affaire avec vous est une chose extrêmement intéressante... Voyons... voyons... De quoi s'agit-il?... Grosse affaire?

JANTEL

Très grosse.

PIÉGOIS

Tant mieux!

JANTEL

Et qui exigerait des capitaux... des capitaux sérieux.

PIÉGOIS

Qu'appelez-vous des capitaux sérieux?

JANTEL

Mais quelques centaines de mille francs peut-être. Ce serait à étudier.

PIÉGOIS, tranquillement.

Ne vous inquiétez pas, j'ai ça.

JANTEL

Ah!

PIÉGOIS

Oui.

JANTEL

Bon... bon!... C'est très bien... Où diable avais-je la tête quand je pensais à un autre qu'à vous!

PIÉGOIS

J'aurais été navré... Je vous écoute.

JANTEL

Ma foi!... On pourrait en parler tout de suite...

PIÉGOIS

C'est ce qu'il y a de plus simple.

JANTEL

Asseyez-vous.

PIÉGOIS

A vos ordres...

(Il s'assied.)

JANTEL, en marchant.

Je crois que nous allons nous entendre.

PIÉGOIS

Sans aucun doute.

JANTEL, après un temps.

Quand je vous parlais d'une affaire, cher Monsieur Piégois, je m'exprimais mal. Il ne s'agit pas spécialement d'une affaire plutôt que d'une autre. Il s'agit d'un ensemble d'affaires.

PIÉGOIS

C'est la même chose.

JANTEL

Industrielles... commerciales, financières...

PIÉGOIS

Une société à fonder ?

JANTEL

Non, une grande maison qui se dispose à lancer plusieurs affaires considérables, et qui voudrait y intéresser des capitalistes sérieux et énergiques.

PIÉGOIS

Tout dépend de la maison... Quelle est cette maison ?

JANTEL

La mienne.

PIÉGOIS

Ah !

JANTEL, s'asseyant devant Piégois.

J'ai l'intention de créer chez moi une vaste caisse destinée à soutenir, à encourager tout un genre d'affaires qui nous échappe habituellement et qui devrait aboutir à une maison de banque comme la mienne... Par exemple, si je vous avais connu lorsque vous cherchiez des fonds pour l'exploitation de vos idées, je me serais mis à votre disposition... Comprenez-vous ?

PIÉGOIS

Oh ! parfaitement, mais tout dépend des idées que l'on vous apportera. Vous a-t-on déjà apporté quelque chose ?

JANTEL, prenant des dossiers dans un tiroir de la grande table de droite.

Oui... Un des buts que je poursuis serait d'attirer les capitaux français dans nos colonies... Avez-vous quelques notions de nos affaires coloniales, Piégois ?

PIÉGOIS le regardant un peu étonné.

J'en connais plusieurs... que l'on m'a proposées... Elles ne valaient rien.

JANTEL

Quelle erreur ! C'est l'avenir, au contraire.

PIÉGOIS, avançant la main pour prendre un papier.

Voyons... tout de même.

JANTEL

Tenez... voici un plan... de chemin de fer... ou plutôt d'un tramway à vapeur, entre Majunga et Tananarive... une de ces petites lignes beaucoup moins coûteuses à construire... que les grandes... et qui... si l'on pouvait s'en occuper immédiatement...

PIÉGOIS, qui a parcouru les papiers pendant que Jantel lui parlait.

C'est bien vague, tout ça... Oh ! que c'est vague !...

JANTEL, lui présentant un autre dossier.

Ceci est une vaste affaire vinicole en Asie-Mineure... J'ai là, à ma disposition, des milliers d'hectares... vous voyez... douze mille... douze mille hectares..

PIÉGOIS, commençant à le regarder et, après avoir parcouru ces nouveaux papiers.

J'aime mieux celle-là !

JANTEL, avec un soulagement.

N'est-ce pas? Elle est excellente, celle-là... Je suis de votre avis, Piégois, elle est supérieure à l'autre, plus pratique, plus immédiatement exécutable... Je veux m'y attaquer tout de suite... Qu'en dites-vous?

PIÉGOIS, sans répondre.

Et les autres? Voyons un peu.

JANTEL, sans lui donner les dossiers.

Elles ne sont pas au point... Il faudra les

travailler ensemble... Tenons-nous-en, pour l'instant, à ce qui est solide... vraiment solide!...

PIÉGOIS, après un temps pendant lequel il a suivi les mouvements de la physionomie de Jantel.

Dites-moi, Monsieur Jantel?... Avez-vous fait le calcul approximatif de ce qu'il faudra pour mettre ça en train?

JANTEL

Pour votre part?

PIÉGOIS

Pour ma part.

JANTEL

Oh! c'est gros!...

PIÉGOIS

Ça m'est égal.

JANTEL

Sept ou huit cent mille francs comme entrée en jeu.

PIÉGOIS

Ce sera suffisant?

JANTEL

Oui, à condition que vous puissiez me les verser dans le plus bref délai. Pouvez-vous?

PIÉGOIS

Je le pourrais.

JANTEL, avec un air épanoui et tapant sur l'épaule de Piégois.

Je vous réponds, Piégois, que voilà un capital qui fructifiera entre mes mains!

PIÉGOIS, assis sur le canapé et regardant Jantel.

Je n'en doute pas... Je vous crois très malin... très fort... (Souriant.) Seulement...

JANTEL

Seulement?

PIÉGOIS

Seulement... écoutez... Moi non plus, je ne suis pas une bête... Ce que vous me montrez là... ça n'existe pas, ça ne repose sur rien, c'est du trompe-l'œil... (Lui tapant à son tour sur l'épaule.) Mon cher Monsieur Jantel, tout le monde vous croit très riche et moi-même je le croyais, il y a un instant...

JANTEL, se reculant.

Eh bien?

PIÉGOIS, s'avançant vers lui et plus familier

Jantel, vous êtes dans de mauvaises affaires!

JANTEL

Mais...

PIÉGOIS

Jantel, vous avez besoin d'argent! Tous les hommes qui ont besoin d'argent, que ce soit

d'un million ou d'un louis, ont le même geste et le même regard!... Vous avez besoin d'argent.

JANTEL

On a toujours besoin d'argent.

PIÉGOIS

Il y a besoin et besoin... Un monsieur comme vous ne s'adresse à un monsieur comme moi que s'il ne peut plus faire autrement.

JANTEL

Ah! ça, mon cher, me croyez-vous ruiné, par hasard? Gardez vos fonds, Monsieur Piégois et bien le bonsoir!

PIÉGOIS

Voilà que vous allez dire des enfantillages après avoir essayé de m'entortiller... Eh bien! mon cher, ce n'est pas comme ça qu'il faut agir avec moi. Avec moi, il faut y aller carrément, l'œil dans l'œil, et me dire: « Piégois, j'ai besoin d'argent! Si vous ne venez

pas à mon secours, je saute! Tirez-moi de là... » Allant à lui. Regardez-moi bien. Si vous me parlez ainsi, je vous sauve! Sinon, adieu!

JANTEL, les jambes molles, et s'essuyant le front, puis avec angoisse et le regardant.

Piégois... j'ai besoin d'argent.

PIÉGOIS

A la bonne heure!

JANTEL

Et j'en ai besoin tout de suite... Je vous donnerai les meilleures garanties possibles. Vous me demanderez les conditions que vous voudrez!

PIÉGOIS

Je n'abuserai pas de la situation et je ne vous mettrai pas le couteau sur la gorge... Reprenant le ton courtois et presque respectueux du début de la scène. Monsieur Jantel, vous avez eu raison de vous adresser à moi. Nous allons partir pour Paris ce soir même, tous les deux, examiner votre situation ensemble de très

près. Elle ne doit pas être désespérée : un homme n'est jamais perdu dans les affaires quand il a une réputation d'honorabilité comme la vôtre. Je crois pouvoir vous affirmer que je vous sauverai. J'en ai les moyens... Comme garantie, je vous demanderai votre signature, naturellement. Du moment que j'ai la certitude de vous sauver, elle me suffit... Je ne vous dirai pas qu'en agissant ainsi je n'ai pas d'arrière-pensée. Si, j'en ai une! Et, plus tard, quand votre situation sera devenue ce qu'elle était auparavant, je vous la dirai... Aujourd'hui, ce n'est pas la peine... N'insistez pas... Et maintenant, Monsieur Jantel, allez faire votre valise.

JANTEL, allant vers la baie et appelant, après avoir serré avec émotion les mains de Piégois.

Louise! Louise!... Viens!... (A Madame Jantel, qui entre par la baie, venant du côté des appartements.) Nous partons ce soir, pour Paris, Piégois et moi... Oui... oui... Nous sommes d'accord. Il connaît la situation!...

MADAME JANTEL, très émue.

Ah!

JANTEL, à Piégois.

Piégois, je vous le dis devant ma femme : quoi que vous me demandiez un jour, s'il est en mon pouvoir de vous le donner, ma parole d'honneur, vous pourrez compter sur moi!...

(Il sort par la baie du fond.)

SCÈNE VII

PIÉGOIS, MADAME JANTEL

MADAME JANTEL, tendant la main à Piégois.

Merci.

PIÉGOIS, s'inclinant.

Madame...

MADAME JANTEL

Monsieur Piégois, je vous remercie... et vous avez dorénavant en moi une alliée, la plus dévouée.

PIÉGOIS, étonné.

Une alliée?

MADAME JANTEL, le regardant.

Oui, car je crois avoir deviné vos sentiments à l'égard... de ma belle-sœur... Je crois connaître votre ambition... Nous y arriverons...

PIÉGOIS

Non.

MADAME JANTEL

Je vous promets que nous y arriverons.

PIÉGOIS, lentement.

Ce serait trop beau... (Voyant que Madame Jantel, un peu pâle, s'essuie le front avec son mouchoir.) Qu'avez-vous?

MADAME JANTEL

Ce n'est... ce n'est rien... (Se retenant à peine.) Voyez-vous, c'est la détente... Je suis comme

ça, moi... J'ai du courage... Et puis, tout d'un coup, quand c'est fini... je... c'est la détente... Je sens que je vais sangloter... Laissez-moi toute seule.

PIÉGOIS

Mais non... mais non...

MADAME JANTEL, sanglotant.

Voilà... ça y est... j'en ai pour cinq minutes... (Elle sanglote.) Il n'y a qu'à me laisser... Non... non... n'appelez pas... Je vais mieux... beaucoup mieux... c'est idiot... (On entend résonner un timbre lointain.) Ah! j'entends quelqu'un entrer. Ce doit être Henriette. (Se levant.) Je ne veux pas qu'elle me voie... je m'en vais... Je vais me reposer un instant dans ma chambre... Si vous la voyez, dites-lui qu'elle me laisse les journaux là... Je me connais... maintenant que c'est passé, dans un quart d'heure je vais dormir comme une pioche... Au revoir.

(Elle lui tend la main et sort très vite pendant que entre Henriette par la droite.)

SCÈNE VIII

PIÉGOIS, HENRIETTE, puis JANTEL

HENRIETTE, des journaux à la main, apercevant Piégois.

Ma belle-sœur est sortie?

PIÉGOIS

Non, Madame... Mais elle vous prie de l'excuser... Elle a un peu de migraine et s'est retirée dans sa chambre... Ah! je suis obligé de partir tout à l'heure, pour Paris avec Monsieur Jantel...

HENRIETTE, étonnée.

Avec mon frère?... Tiens.

PIÉGOIS

Oui... au sujet de cette construction. Ce qui fait que je n'aurai pas le plaisir de vous accompagner demain.

HENRIETTE

Ça se trouve à merveille.

PIÉGOIS

Mais le propriétaire de la Malène se mettra entièrement à votre disposition...

HENRIETTE

Ce n'est pas pressé.

PIÉGOIS

D'ailleurs, nous serons revenus dans quelques jours... et, si vous le voulez...

HENRIETTE

Nous avons tout le temps.

PIÉGOIS, souriant.

J'espère que vous ne partagez pas les craintes de Lebrasier?... Vous ne serez pas reçue à coups de fusil... (Sur un silence d'Henriette.) Il n'est pas revenu avec vous, Lebrasier?

HENRIETTE

Vous le retrouverez au casino.

PIÉGOIS, après un temps.

Oserais-je vous demander, Madame, s'il ne vous a pas dit trop d'abominations sur mon compte?

HENRIETTE, sèchement.

Non, Monsieur. Pourquoi l'aurait-il fait? En tout cas, cela n'a pas grande importance.

PIÉGOIS

Évidemment, Madame. Mais puisque Lebrasier vous a parlé de moi, je préférerais savoir qu'il ne l'a pas fait d'une manière trop désobligeante... C'est une curiosité toute naturelle.

HENRIETTE

Je crois bien. Que votre curiosité soit donc satisfaite! Il m'a dit que vous aviez été autrefois, à l'école, des amis intimes, qu'il vous avait perdu de vue pendant longtemps et vous

avait retrouvé l'autre jour, à son grand étonnement et à sa vive satisfaction... C'est tout... J'ajoute, si cela peut vous être agréable, que j'aime peu me mêler aux histoires privées, aux potins, à la médisance, et que je les écoute ordinairement d'une oreille fort distraite. Il est si délicat de juger les gens d'après les propos de leurs amis ! Pour ma part, je pense que chacun conduit sa vie dans la direction qu'il préfère, à ses risques et périls. Et ce n'est que contrainte et forcée que je me permettrai de juger qui que ce soit.

PIÉGOIS

Cette absence de jugement est d'une grande sévérité

HENRIETTE

Tiens ! En quoi ?

PIÉGOIS

Je ne crois pas que nous soyons, autant que vous le dites, maîtres de conduire notre existence avec cette fermeté et cette décision. A l'origine de chaque destinée, il y a des

forces obscures qui agissent sur elle et la dominent, la poussent dans telle ou telle voie.

HENRIETTE

C'est une théorie très commode, car si le hasard et des forces aveugles sont les maîtres de notre existence, c'est qu'alors nous ne sommes pas plus responsables de nos actes que de nos rêves. Et la vie ne devient plus qu'une bagarre sans pitié où des gens furieux se heurtent les uns contre les autres, se piétinent comme des bêtes... Non, non, c'est tout de même un peu plus noble que ça, la vie, franchement. Laissez-moi croire, ne serait-ce que pour le genre d'éducation que je veux donner à mon fils, qu'il y a des responsabilités et des devoirs sur lesquels tous les gens d'une certaine... moralité sont d'accord...

PIÉGOIS, avec un mouvement.

Oui... oui... c'est vous qui avez raison... Oh! vous êtes dans le vrai, vous êtes dans le vrai... Mais enfin... vous parlez comme une personne qui a vu clair tout de suite autour de soi, dont l'âme n'a jamais été bouleversée

qui a vu les choses s'arranger dans l'ordre et la régularité de la famille. Vous n'avez pas eu de luttes à soutenir. Vous n'avez connu ni la tentation, ni l'imprévu, l'imprévu qui entre tout d'un coup dans la vie et la retourne de fond en comble!... J'ai été, moi...

HENRIETTE, l'interrompant.

Je ne vous demande pas ce que vous avez été... Ne continuons pas, je vous en prie... Notre conversation va beaucoup trop loin, vous ne trouvez pas? Elle s'aventure dans des considérations personnelles qui sont sans intérêt pour vous, ni pour moi... Je ne veux répondre qu'un mot au reproche plus ou moins voilé que vous m'adressez de manquer d'indulgence.

PIÉGOIS

Oh!

HENRIETTE

Si! si! Permettez-moi donc, à mon tour, de vous dire que vous parlez, vous, comme si vous n'aviez connu que des surprises tragiques ou de l'amertume, comme si vous étiez une victime de la vie. Mais, au contraire,

vous êtes riche... puissant... entouré d'attentions et de flatteries... Tout paraît vous avoir réussi... De quoi êtes-vous en droit de vous plaindre?... Arrêtons-nous, voulez-vous? Nous avons ébauché tous les deux nos petites opinions sur de bien graves sujets... Nous n'en viendrons jamais à bout... Adieu, Monsieur... (Prenant les journaux.) Je vais regarder ces portraits et je vous souhaite un bon voyage...

PIÉGOIS

Oh! je devine! Et je sens bien à votre ton, à votre regard, que jamais plus, maintenant, je ne me retrouverai seul avec vous... que vous me fuirez, que vous m'échapperez toujours.

HENRIETTE, avec un mouvement.

Qu'est-ce que ça veut dire?

PIÉGOIS

Il y a des choses que je veux savoir, pourtant!... Oui, je veux savoir ce qui est possible. Vous avez pris sur moi trop d'influence... Ma vie, aujourd'hui, dépend de

vous... Je suis, depuis que je vous connais, un autre homme, avec des pensées nouvelles sur les choses, sur les êtres et sur moi-même!... Je me croyais sûr de moi, sûr de mon caractère et de mon cerveau; je vous ai vue, j'ai passé près de vous, et je ne suis plus qu'un homme affolé... Je ne sais plus où je vais... je ne sais plus... Je suis en pleine tempête et en plein désarroi, plus isolé, plus incertain qu'aux pires heures de mon existence!... Un mot de vous peut briser autour de moi ce que j'ai établi en tant d'années. Je suis redevenu, depuis que je vous aime, l'homme que j'étais autrefois, timide et inquiet, avant que les luttes de la vie m'aient donné de l'audace. Enfin!... dans mon esprit et dans mon cœur... c'est le désordre... c'est le désordre... (Henriette s'éloigne et va pour sortir.) Ne vous en allez pas, répondez-moi... je vous en conjure!... Et si je dois souffrir, que je sache au moins pourquoi!

HENRIETTE

Non, Monsieur, non, je ne peux pas vous répondre... Je n'ai rien à vous répondre... Je ne m'attendais pas à une déclaration que rien

de ma part n'a provoquée... N'insistez donc pas, Monsieur, je vous en prie... Éloignez-vous...

PIÉGOIS, suppliant.

Oh! ne prononcez pas le non définitif et sans espoir!... Réfléchissez... réfléchissez que mon amour est d'un désintéressement absolu!... En dehors de mon amour, je ne fais aucun calcul... ni de vanité... ni d'ambition... Je ne cherche pas même l'entrée dans un monde qui n'est pas aussi fermé, peut-être, que vous le pensez... Je ne veux et ne cherche que vous, vous seule! Alors, dites-moi que je peux espérer encore! qu'il peut se produire dans l'avenir quelque chose, quelque chose que j'ignore et qui changera votre résolution!

HENRIETTE

C'est impossible... Ce qu'il y a dans l'avenir, je l'ignore comme vous. Je ne connais que mes sentiments actuels, qui sont très nets. Oh! je ne conteste pas votre désintéressement. Je sais même ce qu'il y a de... généreux dans votre caractère et aussi que vous avez plus... de mérite véritable, d'élévation

de pensée, que beaucoup ne se l'imaginent. Mais j'ai pris une résolution qui ne peut pas changer... Comprenez-le. Ne me forcez pas!. .

PIÉGOIS

A quoi?

HENRIETTE, un temps.

A rien.

PIÉGOIS

Ah! je sais bien que vous ne me dites pas le fond de votre pensée, que vous ne me dites pas la vérité, ni les raisons que vous avez de m'enlever toute espérance, même légère, même lointaine, les autres raisons, les vraies!

HENRIETTE

Je n'en ai pas d'autres, et si j'en ai, elles m'appartiennent.

PIÉGOIS

Écoutez-moi... écoutez-moi... Les obstacles qu'il y a entre nous, les obstacles plus ou moins insurmontables, je les connais. Le

métier que j'exerce? Mais... d'abord, je ne vais plus l'exercer. Je vais tout disperser ici, tout balayer, c'est fini! Qu'une union entre une femme de votre monde, de votre rang et moi, n'en reste pas moins disproportionnée et insolite, j'en conviens. Je ne réfléchis qu'à ça... je me le crie toute la journée... Je sais tout ce qu'on peut dire et tout ce qu'on vous a dit de moi! Que je suis en marge de la société, puisque je ne suis ni fonctionnaire, ni médecin, ni ingénieur; que, pendant toute ma jeunesse, j'ai roulé dans Paris, gagnant ma vie comme je pouvais, et ce n'était pas toujours commode! Que je suis par conséquent un irrégulier et un déclassé, tandis que vous appartenez, vous, à la plus haute, à la plus vieille et à la fière bourgeoisie!... Oui, c'est vrai!... Mais enfin, ils n'existent plus les grands abîmes sociaux qui séparaient les gens autrefois! Et entre le déclassé et la bourgeoise, on ne peut pas recommencer pourtant la vieille histoire de la fille noble qui repoussait un manant!

HENRIETTE

Eh! Monsieur... Vous cherchez à mon refus

des raisons générales, sociales, et qu'il ne me convient pas de discuter avec vous... Vous oubliez peut-être la plus simple et la plus profonde... une raison qui n'a aucun rapport avec les vieux conflits de la bourgeoisie et de la noblesse...Vous m'aimez,vous, c'est possible!... Eh bien! et moi?

PIÉGOIS

Vous!

HENRIETTE

Mais oui, moi... Je compte, je suppose!

PIÉGOIS

Vous!... Tenez... Je suis sûr que si j'étais un homme de votre monde, un monsieur quelconque rencontré dans un salon, vous, vous ne me repousseriez pas!...

HENRIETTE

Par exemple!... Et qu'en savez-vous?

PIÉGOIS

Et la première fois que nous nous sommes

vus, je l'ai compris!... Oh! je n'ai pas de fatuité, allez!... C'est le hasard, c'est le mystère!... Entre un homme et une femme dont le cœur est libre, quel que soit cet homme, quelle que soit cette femme, il y a toujours à la première rencontre un regard échangé, un regard qui contient, sans qu'ils s'en doutent parfois ni l'un ni l'autre, une provocation secrète et un appel!... Ce regard, nous l'avons échangé, oui... Nous avons communiqué brusquement ensemble!... Et depuis, dans nos conversations, dans les quelques promenades que nous avons faites, où vous m'avez laissé vous accompagner, je vous ai sentie de jour en jour près de moi, troublée et nerveuse, luttant contre vous-même, comprenant que je vous aimais!

HENRIETTE

C'est insensé!... Taisez-vous!... Je ne veux plus que vous me disiez un mot! De quel droit?... Allez-vous-en!

PIÉGOIS, lui prenant le bras.

Mais regardez donc en vous-même, loyalement, franchement, et osez me dire que je

n'ai pas été pendant quelques instants un être que votre pensée a accueilli... Elle s'arrache de lui. Je vous aime! je vous aime!... Et nous ne sommes séparés que par des préjugés sans grandeur, la peur, indigne de vous, du monde et de l'opinion.

HENRIETTE

Des préjugés, la peur de l'opinion!... Tenez, je n'aurais pas voulu vous le dire, mais vraiment vous m'y forcez!... Ah! si j'avais été aimée sincèrement, ardemment, par un homme pauvre et malheureux, aurait-il plus que vous quitté le droit chemin; aurait-il commis des actions plus graves?... Dieu sait que ce n'est pas sa pauvreté et sa déchéance qui auraient pu retenir mon cœur! Ses fautes, je les lui aurais pardonnées!... L'amour paye tous les sacrifices!... Mais entre vous et moi, l'abîme, c'est votre fortune, c'est l'argent que vous avez gagné! et gagné comment?... Osez donc me le dire à votre tour... Ah! quand je songe à l'homme que vous auriez pu être, à ce que vous auriez pu faire avec votre intelligence et votre force, à ce qu'une femme aurait pu trouver

en vous!... Non, c'est douloureux... c'est trop douloureux!... Et, si vous n'avez pas de remords, c'est que décidément nous n'avons pas la même conscience. Ah! oui, certes! il peut être beau, parfois, de se révolter contre la société, contre la règle et ce que vous appelez dédaigneusement les préjugés. Mais alors, que ce soit pour faire de grandes choses et non pas pour devenir le chef d'un mauvais lieu et d'une entreprise louche!... Eh bien, aujourd'hui, vous avez de l'argent, gardez-le! Je n'en veux ni pour moi ni pour mon fils!... Ah! le pauvre petit!... Vous seriez vraiment pour lui un ami et un conseiller, et vous lui apprendriez à votre façon, je pense, les règles de la vie, et la noblesse des sentiments! Non, non! ce n'est pas moi qui, par ma lâcheté, mettrai dans ma famille la première tare!

PIÉGOIS, violemment.

Votre famille!... Ah! ça, est-ce que vous vous imaginez que c'est quelque chose d'extraordinaire, votre famille! Mais elle sera peut-être demain plus tarée que moi! Vous ne la connaissez pas!

HENRIETTE

Sortez!... (Appelant au fond. Maurice !

PIÉGOIS

C'est ça... Appelez votre frère!... Votre frère qui a essayé tout à l'heure de m'extorquer un million, à moi, le chef d'une entreprise louche et d'un mauvais lieu!... Tenez, en voilà un qui donnera de bons conseils à votre fils! et qui la lui apprendra la noblesse de sentiments. C'est le type de l'honnête homme pour vous!... Eh bien! il est joli!...

HENRIETTE, indignée.

Oh!

(Apparaît Jantel par la baie du fond. Elle s'arrête.

JANTEL, les regardant, et à Piégois en tirant sa montre et en déposant son chapeau sur la table.

Comment, Piégois, vous êtes encore là?... Mais il faut partir, mon ami. Nous n'avons que le temps, dépêchons-nous!

PIÉGOIS

Vous partirez sans moi, mon petit... Adieu!

JANTEL

Je ne comprends pas... Qu'est-ce que ça veut dire?

PIÉGOIS

Ça veut dire que vous vous tirerez d'affaire tout seul!... Bien le bonsoir!...

JANTEL, se précipitant vers lui.

Mais qu'est-ce qui s'est passé!... Vous ne voulez plus?...

PIÉGOIS

Jamais de la vie!

JANTEL

Mais je comptais sur vous, absolument!

PIÉGOIS

Ça m'est bien égal !

JANTEL

Il est impossible que... Vous m'aviez promis... donné votre parole !

PIÉGOIS

Laissez-moi donc tranquille.

JANTEL

Je n'ai plus le temps... Je suis perdu !...

PIÉGOIS

Comment perdu ? Vous avez encore en portefeuille l'affaire du chemin de fer de Tananarive et les douze mille hectares dans l'Asie-Mineure ! Qu'est-ce qu'il vous faut de plus?... Adieu, mon petit !

(Il sort violemment par la porte de droite.)

SCÈNE IX

HENRIETTE, JANTEL, puis PIÉGOIS

HENRIETTE, vivement, à Jantel qui est comme pétrifié, debout.

Maurice... la vérité... la vérité!... Je t'en supplie!

JANTEL

Laisse-moi... laisse-moi... va-t'en!

HENRIETTE

Non... non... Que se passe-t-il? Quel malheur?... Dis-le-moi... dis-le-moi!... Un grand malheur! La ruine?...

JANTEL

Oui... oui... tout... la fin... la fin!

(Il se dirige péniblement vers les appartements.)

HENRIETTE, allant à lui et le retenant par son habit.

Mais il y a encore de l'espoir!

JANTEL

Aucun!

HENRIETTE

Voyons... voyons... Ne perds pas la tête... Tu as des amis!.... Prends tout ce que je possède!

JANTEL

Ah! tu n'as pas le quart de ce qu'il me faut!... et demain, il m'en faudra le double!...

(Rentre Piégois brusquement par la droite. Il a la figure changée; toute trace de colère a disparu. Il reste sur le seuil de la porte.)

PIÉGOIS, avec un mouvement de bras.

Jantel, allons, venez!

JANTEL, se retournant.

Piégois!... C'est vous?

PIÉGOIS

Oui... Ne faites plus attention à ce que j'ai dit tout à l'heure; ça ne compte pas.

JANTEL

Oh!

PIÉGOIS

Oui... oui... je vais vous tirer de là!... Dépêchons-nous... (Entraînant Jantel.) Prenez vos papiers!... Votre chapeau!... Allons, venez, venez!...

(Il le pousse vers la porte.)

JANTEL, à Henriette.

Sans lui, je me tuais!

PIÉGOIS, au moment de sortir, saluant Henriette d'un mouvement sec.

Je vous demande pardon, Madame... Je n'ai pas été très chic tout à l'heure!

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

AU CASINO DE BAGNÈRES-D'ORON

LE SALON DE RÉCEPTION DE PIÉGOIS

Au fond, deux grandes baies pour les entrées et les sorties. A gauche, au fond, une autre baie vitrée qui ne s'ouvre pas, et à gauche, premier plan, petite porte. Entre les deux baies fermées par des rideaux de velours qu'on ouvre et qu'on ferme suivant les besoins de l'action, une niche garnie, comme le lustre, de fleurs lumineuses. Ameublement de bureau-salon très luxueux. Au fond, derrière les baies, vastes galeries où évoluent des couples de danseurs. Les messieurs sont en smoking ou en habit sans chapeau. Les dames sont en toilette de soirée, sans chapeau également; quelques-unes ont des fleurs dans la chevelure. — Pendant l'acte, musique assez lointaine qu'on entend un peu plus distinctement à certains endroits. — Les fleurs lumineuses et les fleurs dans la chevelure des dames sont facultatives.

SCÈNE PREMIÈRE

HERBELIN, puis LÉA et CARMEN
puis DE CERNEUIL

(Au lever du rideau, les deux grandes baies sont ouvertes. — On aperçoit la galerie pleine de monde, de danseurs. — Des couples passent devant les baies. — On entend la musique qui joue une valse.)

HERBELIN, seul, regardant.

C'est admirable! Quel monde!...

(Il aperçoit Léa et Carmen.

LÉA, dans la baie.

On peut entrer, Monsieur Herbelin?

HERBELIN

Entrez, Mesdemoiselles... Comment donc!

CARMEN, regardant autour d'elle.

C'est le salon de Monsieur Piégois?

HERBELIN

Mais oui.

LÉA

Il est superbe !

HERBELIN

Vous étiez aux courses de taureaux, cet après-midi?

LÉA

Qui n'y était pas?

CARMEN

C'était d'un réussi!... Je n'avais jamais vu tuer de taureau.

LÉA

Ni même jamais vu de taureau, on peut dire.

CARMEN

Et ce soir!... Quelle belle fête!... C'est

vous qui avez organisé la fête, Monsieur Herbelin ?.. Le bal ?...

HERBELIN

Oui, Mademoiselle... Et vous allez danser, je pense?

LÉA

Tout le temps.

HERBELIN

Ces messieurs sont avec vous? Ils continuent à se plaire à Bagnères-d'Oron?

LÉA

Ils sont enchantés. Arthur veut y rester jusqu'en octobre.

CARMEN

Et John aussi.

HERBELIN

Vous ne savez pas ce que vous devriez faire, maintenant?

CARMEN

Dites, Monsieur le maire... On s'est trop bien trouvé de vos conseils jusqu'à présent.

HERBELIN

Vous devriez dire à ces messieurs de revenir ici l'année prochaine, de s'y installer... d'acheter des terrains...

LÉA

De nous faire construire des villas!

HERBELIN

C'est ça...

CARMEN

Une villa à chacune...

HERBELIN

Il faut commencer à songer à l'avenir, mes enfants...

CARMEN

Dame!

HERBELIN

Je vous indiquerai des terrains à vendre dans de bonnes conditions...

LÉA

Oh! oui... Oh! oui...

DE CERNEUIL, entrant, à Herbelin.

Eh! mais... vous devenez aussi fort que Piégois... Bonsoir, Mesdemoiselles.

CARMEN

Bonsoir, Cerneuil...

LÉA

Bonsoir, Cerneuil... Au revoir, Monsieur Herbelin.

HERBELIN

Pensez à mon idée...

CARMEN

Oh! oui, on y pensera...

(Elles sortent.

DE CERNEUIL

Il est donc absent, Piégois ? On ne le voit plus...

HERBELIN

Il a passé une quinzaine à Paris, mais il est revenu.

DE CERNEUIL

Vous savez le bruit qui court?

HERBELIN

Non.

DE CERNEUIL

Il paraîtrait que Piégois est en pourparlers avec une compagnie américaine pour la vente du casino?

HERBELIN

Allons donc!

DE CERNEUIL

Vous n'êtes pas au courant?

HERBELIN

Et je n'y crois pas, il m'aurait prévenu...

DE CERNEUIL

Enfin! on le dit...

HERBELIN

Je le lui demanderai, car, dans ce cas, le conseil municipal aurait à prendre ses précautions...

DE CERNEUIL

Oui, on ne s'entendrait peut-être pas aussi bien qu'avec Piégois...

HERBELIN

Ce serait un désastre ! Une affaire qui va toute seule!... Il faut que j'aie une explication avec lui... (Il va pour sortir par une baie, tandis que Lebrasier et Emma, en valsant tous les deux, appa-

raissent à l'autre baie, venant de la galerie. — Ils font deux ou trois tours de valse avant d'entrer. Herbelin à Lebrasier. Mes compliments, Monsieur Lebrasier, vous valsez comme un ange.

LEBRASIER

Trop aimable.

HERBELIN, à Emma.

Superbe, tantôt, n'est-ce pas?

EMMA

Superbe, oui...

(Sortent Herbelin et de Cerneuil qui a salué Emma.)

SCÈNE II

LEBRASIER, EMMA

(La musique continue mais s'entend de moins en moins.)

EMMA, s'asseyant sur un fauteuil.

Ah! mon pauvre ami, je ne suis pas gaie tout de même!

LEBRASIER

Piégois associé de Jantel ! La maison Jantel et Piégois, et peut-être Piégois et Jantel!... Il ne restait pas au monde deux choses capables de m'étonner; il n'en restait qu'une : c'était celle-là !

EMMA

Ce n'est pas encore officiel, mais il m'a autorisée à vous le dire. Il lui faut le temps de se débarrasser du casino...

LEBRASIER

Evidemment... Il y a un mois, Jantel et Piégois ne s'étaient pas adressé la parole, c'est prodigieux... Qu'est-ce qui s'est passé? On ne le saura jamais... Voyez-vous, ma chère, dans les familles, c'est comme ça. On croit les connaître et on ne les connaît pas. On ne connaît pas le fond. On vous accueille toujours aussi bien, on vous sourit, rien n'a l'air changé. Et puis, tout d'un coup, on apprend des énormités. Voilà les familles... Alors, vous allez rentrer à Paris?

EMMA

Lui, tout au moins.

LEBRASIER

Et vous?

EMMA

Moi, je ne sais pas.

LEBRASIER

Comment! vous ne savez pas ?

EMMA

Non, je ferai ce qu'il voudra...

LEBRASIER

Il vous a pourtant dit quelque chose?

EMMA

Non. Mais je suppose que je vais rester avec lui, en attendant...

LEBRASIER

En attendant quoi?

EMMA

Est-ce qu'on sait?... Il n'est pas retourné chez Monsieur Jantel, hier?

LEBRASIER

Non.

EMMA

Ni avant-hier?

LEBRASIER

Pas une fois depuis son arrivée.

EMMA

Et la dame?

LEBRASIER

Madame Audry?

EMMA

Oui... Il n'y a toujours rien de ce côté-là?

LEBRASIER

Mais rien, rien du tout... ça, j'en suis sûr, j'en suis sûr...

EMMA, se levant et lui prenant la main.

Vous êtes mon ami, Lebrasier. S'il y avait n'importe quoi, vous me le diriez tout de suite?

LEBRASIER

Je vous le promets.

EMMA

Il y a quinze jours... non... trois semaines... nous avons été sur le point de nous quitter... je vous l'ai raconté, n'est-ce pas, Lebrasier? Je lui faisais des scènes, je ne pouvais pas m'en empêcher; j'avais tort, mais c'était plus fort que moi. Un soir, je voulais partir. Il

m'a retenue : ça s'est arrangé. Depuis, on a l'air de s'être remis. Il m'a écrit plusieurs fois pendant son absence des lettres gentilles... affectueuses... où il me semblait qu'il y avait de la tristesse. Pourtant, à son retour, la vie a repris comme d'habitude. Mais ça ne fait rien, Lebrasier : je sens une histoire sur ma tête. Est-elle bonne? Est-elle mauvaise?... Mais sûr, il y en a une.

LEBRASIER, un temps.

Ce qu'il y a d'encore plus sûr, Emma, c'est que, quoi qu'il arrive, il vous restera un ami...

EMMA, lui tendant la main.

Ça, Lebrasier, je le crois... Oui, vous avez été un très bon ami pendant tout le temps que j'ai été seule. Sans vous, je serais morte d'inquiétude... Vous ne vous êtes pas trop ennuyé avec moi?

LEBRASIER

Mais pas du tout...

EMMA

C'est que, dame, je n'ai pas une de ces conversations!...

LEBRASIER

Allons donc! vous avez une conversation très intéressante... Est-ce que vous écriviez à Piégois?...

(Il hésite.)

EMMA

Quoi?

LEBRASIER

Que nous nous voyions souvent... que nous dînions ensemble presque tous les soirs?

EMMA

Mais, certes oui, je le lui écrivais.

LEBRASIER

Ah!... Et il ne vous a pas fait d'observation?

EMMA

A quel propos, mon Dieu ?

LEBRASIER

Enfin... enfin... Il ne trouvait pas extraordinaire... que, lui absent, vous ?...

EMMA, riant.

Mais non... Oh ! que vous êtes bête ! Il me connaît, je pense !

LEBRASIER

Je suis bête, c'est vrai ! Je suis d'une bêtise que vous n'êtes pas la première à me faire remarquer.

EMMA

Vous êtes fâché ?... Non ?

LEBRASIER

Je suis agréablement surpris.

EMMA

C'est que je ne voudrais pas vous faire de peine, car je vous aime beaucoup. Tiens! parbleu, je ne vous dirai pas que, comme homme, vous me plaisez, vous ne me croiriez pas.

LEBRASIER

Je vous croirais avec difficulté.

EMMA

Mais j'ai pour vous de très bons sentiments.

LEBRASIER

Lesquels?

EMMA

Ce n'est pas commode à expliquer. Mais j'aurais confiance en vous... j'aurais des choses à cacher, je vous les dirais. Vous avez un caractère très rigolo. Enfin, tout ce qu'il y a de mieux comme amitié, je l'ai pour vous... Et c'est réciproque, n'est-ce pas, Lebrasier?

LEBRASIER

C'est réciproque.

EMMA

Pourquoi ne me parlez-vous jamais de votre bonne amie?

LEBRASIER

Je n'en ai pas !

EMMA

Oh ! que c'est vilain !... Après tout, vous ne voulez pas me dire vos secrets.

LEBRASIER

Un jour, je vous en dirai un...

EMMA

De secret ?

LEBRASIER

Oui.

EMMA

Oh! tant mieux... Et quand me le direz-vous?

LEBRASIER

Voyons?... dans... dans dix ans...

EMMA

Dix ans! c'est bien long... Jamais je ne pourrai attendre... Lebrasier vous allez me dire votre secret tout de suite.

LEBRASIER

Je vous en prie, n'insistez pas. Ce n'est pas possible.

EMMA

Si vous ne me le dites pas, je vous en voudrai beaucoup.

LEBRASIER

Je vous jure, Emma...

EMMA

C'est donc grave ?

LEBRASIER

Oui.

EMMA

Quelle drôle de figure vous avez ! grave pour qui ?

LEBRASIER

Pour moi.

EMMA

Raison de plus. Je vous écoute.

LEBRASIER

Vous le voulez ?

EMMA

Oui.

LEBRASIER, un temps.

Emma ?

EMMA

Eh bien !...

LEBRASIER

Emma ?

EMMA

Quoi ?

LEBRASIER

Je vous aime d'une façon stupide.

EMMA, stupéfaite.

Vous ?

LEBRASIER

Moi... Oh ! je sais bien que je choisis un mauvais moment pour vous le dire.

EMMA

Ah ! par exemple... celle-là !... Et pourquoi m'aimez-vous ?

LEBRASIER

C'est bien la question que doit vous faire une femme qui ne vous aime pas. Pourquoi

je vous aime? Il doit y avoir une foule de raisons, mais il y en a une que j'ai cru discerner. Je vous aime parce que je vous ai vue avec Piégois, fidèle et obéissante comme une petite esclave, et que moi, au contraire, les rares femmes que j'ai possédées, je leur ai toujours obéi.

EMMA

Mais, mon pauvre ami, je suis comme ça avec Piégois! Il ne faut pas vous figurer que c'est mon caractère.

LEBRASIER

Ah!

EMMA

Mais non, je suis autoritaire, je suis violente, j'ai des tas de défauts : Piégois fait de moi tout ce qu'il veut parce qu'au fond il ne m'aime pas. Mais un homme qui m'aimerait, Lebrasier, ce ne serait pas la même chose... Je le rendrais très malheureux.

LEBRASIER

Ça m'est égal...

EMMA, sévèrement.

En voilà assez, n'est-ce pas, Lebrasier ?... Si c'était ça votre secret, vous auriez mieux fait de le garder pour vous.

LEBRASIER

Emma, dites-moi un mot gentil...

EMMA

Taisez-vous, Lebrasier. Je vous défends de continuer...

LEBRASIER

J'aurais dû attendre dix ans. Je me rendais compte que c'était trop tôt...

(Entre Piégois.)

SCÈNE III

Les Mêmes, PIÉGOIS

PIÉGOIS

Ah ! Lebrasier !...

(Il lui serre la main.)

LEBRASIER

Ah !

EMMA

Si vous avez à causer ensemble, veux-tu que je te laisse ?

PIÉGOIS

Tâche de retrouver Herbelin et de me l'envoyer... Va, ma petite Emma, va.

EMMA

Ce sera long ce que vous avez à vous dire ?

PIÉGOIS

Non !... Oh ! ce n'est pas très important.

EMMA

Je peux revenir dans un quart d'heure ?

PIÉGOIS

Quand tu voudras.

(Emma sort par la baie du fond, en face.)

SCÈNE IV

PIÉGOIS, LEBRASIER

LEBRASIER

D'abord, que je te félicite.... Si, si ! accepte mes félicitations, tu les mérites ! Associé de Jantel ! C'est un bond, un bond énorme !... Tu as admirablement manœuvré. J'ignore quelle espèce de manœuvres tu as faites, mais tu as réussi, et tout est là...

PIÉGOIS, s'approchant de Lebrasier et lui tapant doucement sur l'épaule.

Mon vieux Lebrasier, je vais te révéler un détail qui te réjouira certainement...

LEBRASIER

Ah!

PIÉGOIS

Et dont ton délicieux caractère va tirer mille satisfactions...

LEBRASIER

Je t'écoute.

PIÉGOIS

Tu me crois l'homme le plus heureux de la terre?

LEBRASIER

Je n'en doute pas une minute.

PIÉGOIS, sur le ton le plus calme.

Eh bien, non seulement je ne suis pas un

homme heureux, mais je suis au contraire un homme très malheureux!

LEBRASIER

Toi?

PIÉGOIS

Moi-même... Et tu t'en apercevras un de ces matins quand, malgré tes félicitations, je me serai cassé la tête.

LEBRASIER, stupéfait.

Qu'est-ce que tu me chantes?

PIÉGOIS

La vérité, mon bon Lebrasier. Et je te la dis à toi parce que tu es la personne rêvée pour ce genre de confidences.

LEBRASIER, la voix un peu changée.

Je me demande quel chagrin tu pourrais bien avoir. Un homme comme toi est incapable d'avoir un chagrin d'amour. Tu veux me faire croire que tu as un chagrin d'amour?

PIÉGOIS

Je ne tiens pas à ce que tu le croies!

LEBRASIER

Allons donc!... C'est Madame Audry que tu aimes?

PIÉGOIS

Mon Dieu, oui.

LEBRASIER

A ce point-là?

PIÉGOIS

A ce point.

LEBRASIER

Au point de...

(Il fait un geste vague.)

PIÉGOIS

Oui.

LEBRASIER

Tu ne te moques pas de moi?... Je te dis ça parce que tu as l'air tellement calme. Tu n'as pas l'air de souffrir... Mais ça ne prouve rien... (Le regardant.) Oui... oui... je me rends bien compte que tu souffres.

PIÉGOIS

Tu dois être content?

LEBRASIER, éclatant.

Voilà l'erreur sur mon caractère qui recommence ! La voilà !... Mais comprends donc, à la fin, nom d'un chien! Quand je voyais heureux un gaillard comme toi, qui ne le méritait pas, ça m'exaspérait, c'est bien naturel. Mais du moment, que tu es malheureux, la question change. Alors, je suis avec toi, parce que j'adore les gens malheureux. Comprends-tu, cette fois-ci? Comprends-tu?

PIÉGOIS

Lebrasier, tu me plais infiniment.

LEBRASIER, s'asseyant.

Voyons... voyons... raconte-moi bien ton affaire... As-tu dit à Henriette que tu l'aimes?

PIÉGOIS

Oui.

LEBRASIER

Je devine ce qu'elle t'a répondu.

PIÉGOIS

Elle ne t'en a jamais rien dit? elle ne t'a jamais fait d'allusion?

LEBRASIER

Jamais.

PIÉGOIS

On a dû parler de moi, pourtant, pendant ce voyage... Il est impossible qu'on n'ait pas parlé de moi devant elle?... devant toi?

LEBRASIER

Plusieurs fois, en effet.

PIÉGOIS

Eh bien ! Tu n'as rien remarqué de particulier?

LEBRASIER

Rien.

PIÉGOIS

Elle n'a jamais prononcé mon nom?

LEBRASIER

Si, mais très naturellement...

PIÉGOIS

Alors... à ton avis... et si c'est ton avis... dis-le-moi brutalement !... sois sincère, je t'en prie, car, moi, je n'y vois plus clair, il me semble que je traverse un cauchemar... A ton avis, il n'y a aucune chance... aucune?... Tâche de te rappeler. Il y a des choses que tu as dû observer... oui... oui... rappelle-toi bien... Tu la connais mieux que moi et tu es intelligent, tu es très intelligent... Dis-moi? dis-moi?...

(Il lui prend la main.)

LEBRASIER, réfléchissant.

Je m'en rapporterais aux paroles d'Henriette, à ce que je connais de ses idées, je te répondrais très nettement, en toute franchise : « Tu n'a aucune chance ! »

PIÉGOIS

Ah !

LEBRASIER

Seulement, vous n'êtes pas, vis-à-vis l'un de l'autre, dans une situation normale. Fais-moi l'amitié de croire que je m'en suis aperçu ; entre vous, il y a eu autre chose qu'une déclaration de ta part et un refus de la sienne.., Il y a eu cette histoire entre son frère et toi... Bon ! bon ! ne me dis rien, ça m'est égal, je ne suis pas curieux. Il n'en est pas moins vrai que Jantel a eu recours à toi et qu'en définitive tu as dû lui rendre un grand service... un service immense... Les affaires des autres ne me regardent pas, mais j'ai cependant mon impression personnelle... Ah ! ah ! les grosses fortunes, les belles apparences, ce qui se cache

derrière!... Jantel, de toi à moi, ne m'a jamais emballé. Cette affectation d'honnêteté, cette rigueur, m'ont toujours semblé suspectes. Quand on est si sûr de son honnêté, on ne la crie pas. Je suis probablement plus honnête que lui, moi! Est-ce que je le dis?... En somme, je serais enchanté que tu épouses Henriette, maintenant, enchanté, enchanté... oui... oui... ce serait excellent... Je t'y aiderai de toutes mes forces! Et, en y réfléchissant mieux, en me rappelant certaines attitudes d'Henriette, certains mots, tu as des chances!

PIÉGOIS

Non, non! Et je suis un fou de te consulter là-dessus! Est-ce que tu peux savoir?... Si ce qu'elle m'a dit, ce qu'elle m'a jeté à la figure, elle ne l'avait pas pensé profondément, est-ce qu'elle ne m'aurait pas écrit à Paris? est-ce qu'elle ne m'aurait pas revu déjà!... Non, je suis toujours pour elle un être louche et suspect. Et elle trouve peut-être que c'est très honorable et très flatteur pour moi d'avoir sauvé son frère! car je l'ai sauvé à coups d'argent, tu entends? en quinze jours, en risquant dix fois ma propre fortune, avec

une espèce de rage qui me faisait souhaiter de nous voir sombrer tous les deux? J'ai fait des prodiges! J'ai tenu ce malheureux, qui se noyait, à bout de bras, la tête hors de l'eau... Ah! c'est un pauvre être!... Et ça, crois tu qu'elle le saura jamais? Crois-tu qu'il le lui ait dit?... Et d'ailleurs, non, je ne veux pas qu'elle devienne ma femme pour ça! qu'elle m'épouse pour services rendus à sa famille! et qu'elle arrive à avoir pour moi un amour tranquille, mélangé de reconnaissance... et de pitié!... Ah! non... Au fond, vois-tu, c'est une femme sans grandeur et sans race...

LEBRASIER

Tais-toi donc! Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis!

PIÉGOIS

Elle n'a pas tout ce qui me l'avait fait aimer avec passion et que je n'ai jamais rencontré chez aucune femme, et qui n'est pas plus chez elle que chez les autres! Tiens! Emma a plus de hauteur d'âme... c'est une créature plus rare... Mais oui... mais oui!... Et j'étais

prêt à la sacrifier comme un pauvre petite bête, sur un clin d'œil, sur un geste de l'autre ! Voilà à quel degré de misère, d'asservissement, j'en étais arrivé à songer au suicide comme un amoureux des temps romantiques, moi, Piégois !... Ah ! que j'ai bien fait de te dire tout cela ! Il me semble que je me retrouve !...

LEBRASIER

Et qu'est-ce que tu vas faire ?

PIÉGOIS

Ce que je vais faire, Lebrasier ? Je vais redresser ma vie d'un coup de barre ! je vais mettre, entre cette femme et moi, la barrière définitive !...

LEBRASIER

C'est-à-dire ?

PIÉGOIS

Je vais lui montrer que je ne suis pas tout à fait disposé à mourir d'amour pour elle !

LEBRASIER

A qui vas-tu montrer ça?

PIÉGOIS

A Madame Audry.

LEBRASIER

Et comment vas-tu le lui montrer?

PIÉGOIS

Comment?

LEBRASIER

Oui.

PIÉGOIS

En épousant Emma dans trois semaines, mon bon Lebrasier. Il y a assez longtemps que je le lui promets!

LEBRASIER, stupéfait.

Tu vas épouser Emma?

PIÉGOIS

Eh bien, ça t'étonne ?

LEBRASIER, troublé et cherchant à se remettre.

Non... non... au contraire... Je suis très content... très content pour Emma surtout... elle va être bien heureuse...

PIÉGOIS

Je vais même lui annoncer cette petite nouvelle à l'instant. Viens-tu avec moi ?

LEBRASIER, vivement.

Non, merci...

(Sort Piégois.)

SCÈNE V

LEBRASIER seul, puis HENRIETTE et MADAME JANTEL

LEBRASIER, se promenant.

C'est très bien ! très bien... Ça devait finir comme ça... D'ailleurs, avec moi, ça finit toujours comme ça...

(Entrent Henriette et Madame Jantel.)

MADAME JANTEL

Eh ! Lebrasier, vous avez l'air tout agité. Qu'est-ce qui vous arrive?

LEBRASIER

Oh ! rien de particulier, Madame, vous êtes trop bonne.

HENRIETTE, lui tendant la main.

Vous nous abandonnez tout à fait depuis quelque temps.

LEBRASIER

J'avais tort, Madame.

HENRIETTE

On va vous revoir, alors?...

MADAME JANTEL

Où donc est votre ami, Monsieur Piégois?

LEBRASIER

Il vient de sortir à la minute.

MADAME JANTEL

Voulez-vous être assez aimable pour le prévenir de notre visite?

LEBRASIER

Oui, Madame, certainement.

MADAME JANTEL

Merci, Lebrasier.

(Sort Lebrasier.)

SCÈNE VI

HENRIETTE, MADAME JANTEL

MADAME JANTEL

Enfin, vous vous décidez à m'accompagner. C'est très gentil ce que vous faites là.

HENRIETTE

Je ne sais pas, ma chère Louise, s'il y a de l'ironie dans vos paroles. Quant à moi, je vous jure que je n'ai aucune arrière-pensée. Je sens que Monsieur Piégois ne reviendra jamais chez nous tant que je n'aurai pas fait cette démarche auprès de lui, et après l'inoubliable service qu'il nous a rendus, il mérite que je la fasse. Voilà pourquoi je vous ai accompagnée ce soir ici, ma chère Louise, pas pour autre chose.

MADAME JANTEL

Vous n'avez pas besoin de tant insister. Je

vous taquine bien quelquefois à propos de Piégois, mais sans mauvaise intention, je vous assure. Je ne partage pas du tout l'opinion de ceux de nos amis qui prétendent que vous l'aimez comme une folle...

HENRIETTE

Moi!... On dit?

MADAME JANTEL

On le dit, et on me le dit. Mais je réponds que vous avez au contraire pour Piégois une aversion véritable. C'est bien cela, n'est-ce pas?... (Madame Jantel, après un assez long silence d'Henriette, changeant de ton et lui prenant les mains.) Ma pauvre Henriette!... Quelle lutte insensée vous soutenez contre votre propre cœur!

HENRIETTE

Ah! Louise, Louise! vous voulez donc me forcer à avouer que je suis malheureuse! et troublée! et bouleversée! Et que mes chères idées d'autrefois étaient celles d'un enfant pas encore entré dans la réalité! J'ai vu

depuis à quoi tenaient la probité, l'honneur, et j'ai compris qu'à l'origine de toutes les fortunes, il y a peut-être les mêmes impuretés et les mêmes scandales... Si j'avais su cela plutôt, j'aurais fait comme tout le monde, comme tous ces gens qui sont là, tenez, qui dansent et qui s'amusent, mêlés les uns aux autres, ne suivant que leurs désirs et ne cherchant que la joie, et j'aurais pris tout de suite l'homme que j'aime... oui, Louise, c'est vrai, l'homme que j'aime, sans me soucier de sa condition et de ses vertus. Je suis punie de ma naïveté et de mon ignorance de la vie. Et maintenant, il est trop tard.

MADAME JANTEL

Mais non, ma pauvre amie, il n'est pas trop tard...

HENRIETTE

Je lui ai dit des mots qui nous séparent à jamais.

MADAME JANTEL

Vous attachez beaucoup trop d'importance à ces mots-là, et en général à une foule de

choses, permettez-moi de vous le dire. En tout cas, dans la situation où vous êtes aujourd'hui, Monsieur Piégois et vous, vous ne pouvez pas éviter une explication, une sérieuse et loyale explication. Ayez-la donc le plus tôt possible, et ce soir même, puisque l'occasion s'en présente, ça vaudra mieux à tous les points de vue. Nous étions venues toutes les deux inviter Piégois à dîner, invitez-le toute seule... Tenez, j'aperçois Lebrasier qui lui dit que nous sommes ici. Je vous laisse : je vais chercher mon mari...

HENRIETTE

Louise, je vous en prie...

MADAME JANTEL

A tout à l'heure, à tout à l'heure...

(Elle sort à droite, laissant seule un instant Henriette. Entre Piégois par le fond.)

SCÈNE VII

HENRIETTE, PIÉGOIS

HENRIETTE, sur un geste d'étonnement de Piégois qui la salue.

C'est moi, oui, Monsieur. Mon frère m'a appris l'association que vous avez contractée. Je sais aussi tout ce que nous vous devons. Si! si! je sais ce que vous avez fait et ce que vous avez risqué. Sans vous, mon frère était perdu, et ç'eût été pour moi une douleur bien cruelle. Je ne veux pas pénétrer au fond des sentiments qui vous ont fait agir, je ne veux voir que le résultat et vous en exprimer ma très vive gratitude.

PIÉGOIS, sèchement.

Je vous en prie, Madame... c'est inutile. Je suis un homme d'argent, un homme d'affaires. Je n'ai consulté que mon intérêt.

HENRIETTE

Non, Monsieur... Mais peu importe. Je n'aurais pas été en paix avec moi-même si je n'avais pas fait cette démarche auprès de vous. Nous allons nous rencontrer souvent, et il faut effacer, n'est-ce pas? avec de la loyauté, de la franchise, les paroles violentes que nous avons prononcées l'autre jour. Je comprends maintenant la colère qui vous a saisi. Elle m'avait révoltée, elle me semblait une vengeance de mon refus, une vengeance brutale et indigne. J'ignorais ce qui s'était passé entre mon frère et vous; je reconnais que j'ai été trop loin, moi aussi. J'ai eu tort... Oh! j'ai eu tort... J'ai des idées, ou plutôt, hélas! j'avais des idées trop absolues, trop rigoureuses. Je vivais dans un rêve que je regrette un peu, je ne vous le cache pas. J'avais bien éprouvé des douleurs, de l'angoisse, mais je n'avais jamais vu de drame réel éclater autour de moi. Oui... oui... en effet, il y a l'imprévu... Me voilà devenue plus raisonnable, plus indulgente. Oublions donc, moi, votre emportement, vous, ce que j'ai pu dire d'excessif et d'injuste.

PIÉGOIS

Je n'ose pas vous promettre d'oublier aussi facilement que vous. Votre rencontre a été dans ma vie un trop gros événement; il m'a fallu, pour renoncer à vous, pour m'avouer à moi-même que j'étais décidément indigne de vous, un trop énergique effort de volonté... Oh! ça été très dur... J'ai passé par toutes les phases, j'ai envisagé toutes les combinaisons avant d'en arriver là, même celle de vous épouser un jour, en profitant de l'espèce de reconnaissance que votre famille a pour moi. Mais c'était trop loin du rêve que j'avais fait... Non! non! nous valons l'un et l'autre mieux que ça... Alors, il ne me restait qu'une ressource : essayer de me guérir peu à peu, heure par heure, par le travail, par la banalité de la vie, par l'absence de secousses et d'émotions... Et voilà pourquoi j'ai pris une résolution... assez grave que je vais annoncer ce soir même à Monsieur Jantel.

HENRIETTE

Ah!... (Un temps.) Et cette résolution?

PIÉGOIS

Oh ! mon Dieu, je n'ai aucune raison de vous la cacher. J'épouse mon amie... cette personne que vous avez rencontrée déjà quelquefois.

HENRIETTE, très troublée, cachant son émotion.

Oui... oui... en effet... je l'ai rencontrée...

PIÉGOIS

J'espère ainsi arriver à la guérison... Et puis, si je n'y arrive pas, tant pis, nous le verrons bien. Mais je commence à croire que j'y arriverai.

HENRIETTE

N'en doutez pas, si tant est que vous soyez si malade ; je n'en suis pas aussi convaincue que vous.

PIÉGOIS

Je n'ai pas dit cela pour vous laisser des remords.

HENRIETTE

Raisonnablement, je ne peux guère en avoir ni même croire beaucoup à vos souffrances. Vous traitez votre douleur par un mariage immédiat avec une femme qui vous adore, dont vous comblez les vœux, qui vous est entièrement dévouée et vous fera la vie la plus agréable. Vous allez avoir des occupations qui vous intéresseront certainement, toute une existence nouvelle à vous créer. Vous serez entouré d'amis qui vous ont de grandes obligations et qui ne l'oublieront pas. Voilà un avenir devant lequel il n'y a pas de quoi se décourager... J'espère que vous nous présenterez bientôt votre femme : soyez sûr que nous nous efforcerons de lui plaire.

PIÉGOIS

Vous présenter ma femme!... Oh! ce n'est pas possible.

HENRIETTE

Et pourquoi?

PIÉGOIS

Parce que... parce que c'est une personne trop simple... d'une éducation qui me suffit à moi, mais qui est un peu trop rudimentaire pour votre monde et vos relations. Elle a été ouvrière, figurez-vous ?...

HENRIETTE

C'est une femme de grand cœur, Lebrasier me l'a dit souvent, et très intelligente des choses de la vie. Elle a les qualités les plus rares, celles qu'on n'acquiert pas. Les autres lui viendront vite.

PIÉGOIS

Je ne veux pas l'exposer à une pareille aventure... Oh! la pauvre petite, elle aurait une drôle de figure!... Non! non! pas d'humiliation !...

HENRIETTE

Humiliation?... Comment! vous me croyez capable de chercher à humilier votre femme?... Oh! vous le croyez?...

PIÉGOIS

Il est inutile en tout cas de l'y exposer.

HENRIETTE

Mais c'est presque insultant pour moi ce que vous dites-là!

PIÉGOIS

Je n'avais pas cette intention, je vous prie de m'excuser...

HENRIETTE

Décidément, vous vous faites de moi une étrange opinion ! J'en ai de la peine, beaucoup de peine... Oui...

(Elle a la voix étranglée.)

PIÉGOIS, vivement.

Qu'avez-vous?

HENRIETTE

Je suis émue... très émue... car moi, qui

aurais tant désiré qu'après ces tristes choses nous devenions des amis, de grands amis, je sens que, malgré tout, vous allez bientôt me détester...

PIÉGOIS

Moi?

HENRIETTE

Mais oui, vous... Et il y a encore de la colère dans votre voix et de la rancune dans votre cœur.

PIÉGOIS

De la rancune contre vous, en moi! (S'approchant.) Vous savez bien qu'il n'y a qu'une passion toujours plus ardente et qui briserait tous les engagements et tous les liens si vous disiez un mot!

HENRIETTE

Si je disais ce mot, si j'étais la cause d'une pareille douleur pour une créature de dévouement et de tendresse comme votre amie, je commettrais une infamie véritable! Je nous laisserais un affreux remords à tous les deux! Non! non! acceptons bravement les consé-

quences de notre vie passée, de nos idées, de la situation où le hasard nous a si brusquement placés. Rien de tout cela ne peut plus se changer aujourd'hui, il est trop tard. Vous le comprenez aussi bien que moi. Epousez cette femme qui vous aime : je vous serai à l'un et à l'autre une amie dévouée et utile... oui... utile, vous verrez. Et vous allez me la faire connaître tout de suite, puisqu'elle est ici. Je serai très gentille et très amicale avec elle et elle aura beaucoup d'affection pour moi. Allez me la chercher... Je vais l'attendre avec ma belle-sœur et nous la mettrons bien à son aise... (Lui tendant la main.) Alors, c'est fini? plus d'amertume et plus de colère?

PIÉGOIS, lui prenant la main.

Oui... c'est fini... Tout est fini...

HENRIETTE

Non, car il vous reste, à vous, toute une vie très heureuse et très douce à parcourir... (Avec émotion.) Allez! allez!

(Entre Madame Jantel par une baie. Piégois la salue et sort.)

SCÈNE VIII

HENRIETTE, MADAME JANTEL

HENRIETTE

Vous ne voyez aucun inconvénient, ma chère Louise, à ce que Monsieur Piégois nous présente... sa femme?

MADAME JANTEL, étonnée.

Sa femme?

HENRIETTE

Oui.

MADAME JANTEL

Quelle femme?... Piégois se marie?

HENRIETTE

Avec la personne dont Lebrasier nous a souvent parlé.

MADAME JANTEL

Sa maîtresse?

HENRIETTE

C'est cela.

MADAME JANTEL

Et vous avez laissé s'accomplir une pareille absurdité dont vous allez souffrir tous les deux! Car Piégois n'a aucune envie d'épouser sa maîtresse, et vous, je vous connais, vous n'attendez que le moment d'être seule pour sangloter bien à votre aise...

HENRIETTE

Il y a des douleurs si complètes et si nobles, ma chère Louise, qu'elles ornent la vie au lieu de la briser, et des sacrifices qui vous laissent à l'âme une espèce de joie orgueilleuse.

MADAME JANTEL

Moi, c'est bien simple, je suis navrée. Ces choses-là me démoralisent... Alors, nous allons voir cette dame?

HENRIETTE

A l'instant.

MADAME JANTEL

Et il va falloir être très aimable avec elle?

HENRIETTE

Je vous en prie...

MADAME JANTEL

C'est vous qui avez arrangé ça?

HENRIETTE

C'est moi.

MADAME JANTEL

Tous mes compliments.

HENRIETTE, voyant entrer Piégois, puis Emma.

Taisons-nous.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PIÉGOIS, EMMA, puis LEBRASIER

PIÉGOIS, à Emma, presque dans la porte.

Viens!

EMMA, bas.

Tu crois que je suis assez bien habillée?

PIÉGOIS

Mais oui... mais oui...

EMMA

Laisse-moi boutonner mes gants.

PIÉGOIS

Ça ne fait rien...

EMMA, se retournant, et bas à Lebrasier qui la suit.

Venez avec nous, Lebrasier, je serai moins gênée...

PIÉGOIS, à Madame Jantel.

Madame...

MADAME JANTEL, lui serrant la main.

Bonjour, Monsieur Piégois.

PIÉGOIS

Permettez-moi de vous présenter...

MADAME JANTEL

Oui... oui...

HENRIETTE, allant prendre Emma par la main.

Je suis très heureuse de vous connaître, Madame...

EMMA, gênée, à Henriette.

Et moi de même... Madame... (A Madame Jantel qui lui tend la main.) Oui... de même...

MADAME JANTEL, à Emma.

Nous avons beaucoup d'amitié pour votre mari.

EMMA, s'essuyant le front
avec le mouchoir qu'elle a gardé à la main.

Je vous demande pardon... Je viens de faire un tour de valse, j'ai très chaud...

HENRIETTE

Vous aimez la danse?

EMMA

Non... pas fort... c'est Lebrasier.

LEBRASIER

Moi?

EMMA

Il adore la valse Lebrasier. Il valse très bien...

LEBRASIER, souriant.

Oui... oui... je valse très bien...

HENRIETTE, à Lebrasier.

Vous nous cachiez ça.

EMMA, bas, à Piégois.

J'ai dit des bêtises?

PIÉGOIS

Non, non...

EMMA

Il fait une chaleur ici...

(Elle s'éponge.)

HENRIETTE

Vous connaissez monsieur Lebrasier depuis longtemps, Madame?

EMMA

Oh! depuis des temps infinis... Il venait nous voir souvent, dans les commencements avec Marcel...

HENRIETTE, étonnée.

Marcel?

EMMA, désignant Piégois.

Mais, lui...

HENRIETTE

Ah!

EMMA

Vous ne saviez pas qu'il s'appelait Marcel?... Marcel Piégois... (Riant.) C'est vrai, que personne n'a l'air de se douter qu'il s'appelle Marcel. On dit toujours : « Monsieur Piégois. » On ne croit pas que tu as un prénom... Et il est même joli, n'est-ce pas, Madame?

HENRIETTE, échangeant avec Piégois un regard que surprend Emma.

Oui...

EMMA, après un temps, à mi-voix.

Oui, n'est-ce pas?

HENRIETTE, gênée, à Madame Jantel.

Louise, vous devriez inviter...

MADAME JANTEL

En effet... (A Emma.) Vous nous ferez l'amitié de venir dîner un de ces soirs à la maison...

EMMA

Moi?

MADAME JANTEL

Vous et Monsieur Piégois... Demain, voulez-vous?

PIÉGOIS

Avec plaisir, Madame.

MADAME JANTEL, à Emma.

Nous serons en famille... Vous connaissez mon mari?

EMMA

Je l'ai aperçu accompagné de ses demoi-

selles... (A Henriette.) Vous avez des enfants aussi, Madame?

HENRIETTE

Un fils, oui, Madame...

EMMA

Il est bien joli... Je l'ai vu quelquefois à la promenade...

HENRIETTE

Vous aimez les enfants?

EMMA

Oh! oui... beaucoup... Et je n'en ai pas, c'est extraordinaire.

LEBRASIER, ne pouvant s'empêcher de rire.

Oh!

EMMA, bas, à Piégois.

Tu vois, ce que tu me fais dire!...

(Silence.)

MADAME JANTEL

Alors, à demain, Madame.

EMMA

Madame...

HENRIETTE

Oui, à demain...

EMMA, à Henriette.

Madame...

(Sortent Henriette et Madame Jantel, reconduites jusqu'à la porte par Piégois.)

SCÈNE X

PIÉGOIS, EMMA, LEBRASIER

EMMA

J'ai été ridicule, naturellement ! Et ce sera toujours la même chose quand je me trouverai au milieu de ces gens-là !...

PIÉGOIS

Tu n'as pas été ridicule du tout, n'est-ce pas, Lebrasier?

LEBRASIER

Mais pas du tout.

PIÉGOIS

Ces dames savent parfaitement que tu n'as pas encore l'usage de leur monde et certaines manières que tu finiras par acquérir.

EMMA

Mais non, je ne les acquerrai jamais. Il faut avoir été élevé là-dedans ! Toi, parbleu ! ça t'est égal que j'aie l'air gourde. Tu es à ton aise, tu sais parler, tu es instruit, tu as le beau rôle... Tiens ! jamais la distance qu'il y a entre nous deux ne m'a paru aussi grande que depuis que je dois être ta femme. Et si tu crois que je m'exposerai à ça encore une fois et que j'irai à ce dîner...

PIÉGOIS

Ce serait absurde de ne pas y aller.

EMMA

Jamais de la vie, par exemple ! Je serais

fraîche avec les deux jeunes filles... Je crois qu'elles s'en payeraient un peu, ces deux gosses, hein, Lebrasier? et comme je les comprendrais, d'ailleurs!

PIÉGOIS

Voyons, est-ce que Madame Jantel et Madame Audry n'ont pas été très cordiales avec toi, et très bonnes filles?

EMMA

Très bonnes filles, mais pas de la même façon que moi. Il y a des nuances, et des coups d'œil... des coups d'œil surtout...

PIÉGOIS

Qu'est-ce que ça veut dire?

EMMA

Ça veut dire que tu aimes encore cette femme et que tu m'épouses de rage, parce qu'elle ne veut pas de toi. Et tu ne m'as présentée à elle que pour la narguer et pour la rendre jalouse!

PIÉGOIS

Tu te trompes et tu es injuste, car ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de vous présenter. C'est elle... oui, c'est elle qui a désiré te connaître... et moi, je m'y suis d'abord opposé de toutes mes forces...

EMMA

Tu l'as donc vue? Quand l'as-tu vue?

PIÉGOIS

Mais... un peu avant que tu n'entres.

EMMA

Tu as causé seul avec elle?

PIÉGOIS

Quelques instants.

EMMA

Alors, c'est encore plus triste pour moi, car si elle a voulu me connaître, c'est qu'aujourd'hui elle t'aime... Et comme tu l'aimes aussi,

et qu'elle est libre, aucune puissance humaine ne vous empêchera de vous réunir, et surtout pas moi, pauvre fille!...

PIÉGOIS

Madame Audry et moi ne serons jamais que des amis ou des camarades. Crois-le, ou ne le crois pas, ça m'est égal ! Fais toutes les suppositions que tu voudras, je n'y puis rien...

EMMA

Des amis ou des camarades, vous deux ! Tu me crois donc bien naïve!... Entre vous deux, veux-tu que je te dise? il n'y a plus qu'un obstacle, c'est moi! Tu ne t'en rends peut-être pas compte toi-même, mais tu ne m'épousais que pour te faire aimer de cette femme... Puisque ça y est maintenant, tu n'as plus besoin de moi...

PIÉGOIS

Arrêtons-nous veux-tu? Nous finirions par nous dire des choses blessantes... J'ai deux ou trois personnes à voir. Attends-moi ici, je te retrouve.

(Il sort.)

SCÈNE XI

EMMA, LEBRASIER

EMMA, se mettant à marcher devant Lebrasier en parlant avec agitation et d'une voix entrecoupée.

Ah! bien!... Ah! là... là!... Maintenant qu'il est l'associé de Jantel, il verra cette femme chaque jour, et moi, chaque jour, je serai plus nerveuse et plus inquiète, et nous divorcerons dans six mois... (A elle-même.) Oui... oui... C'est ce qu'il y a de mieux. (Se retournant vers Lebrasier.) Lebrasier?

LEBRASIER

Quoi?

EMMA

Je vais voir si vous êtes mon ami?

LEBRASIER

Je me méfie quand on veut faire ce genre d'expérience avec moi. Enfin, qu'y a-t-il?

EMMA

Vous demeurez toujours à la villa des Coccinelles?

LEBRASIER

Toujours.

EMMA

Eh bien, ce soir vous ne rentrerez pas chez vous. Vous coucherez à l'hôtel... C'est moi qui irai coucher à la villa des Coccinelles, et je vous parie, Lebrasier, qu'il ne viendra pas m'y chercher.

LEBRASIER

Je comprends.

EMMA

Allez, Lebrasier, cette fois-ci, c'est fini...

LEBRASIER

Mais non, mais non... Vous n'en êtes pas là...

EMMA

Je ne dis pas que j'en mourrai, parce que je m'y suis préparée depuis longtemps et que,

dans mon amour pour lui, il y a toujours eu une espèce de... oui... une espèce d'admiration... Alors, il me semble que je me consolerai un jour...

LEBRASIER

Oui, Emma, oui, vous vous consolerez...

EMMA

C'était fatal, depuis qu'il a rencontré cette femme ! Ces deux êtres-là sont poussés l'un vers l'autre ; ce serait folie de se mettre entre eux. Dans ces conditions, voyez-vous, ce qu'une femme comme moi a de mieux à faire, c'est de s'en aller, n'est-ce pas, Lebrasier?

LEBRASIER

Je le crois... oui, je commence à le croire...

EMMA

S'il me fallait les guetter, les soupçonner, être jalouse à toutes les heures du jour et de la nuit, c'est bien simple, je deviendrais folle !...

LEBRASIER

Évidemment, ce ne serait pas une existence.

EMMA

Je ne suis pas une pleurarde, moi. J'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir, dans la vie... Eh bien, aujourd'hui, je le sais, oh ! oui... et ma résolution est bien prise. Maintenant, ce que je vous demande, Lebrasier, c'est d'aller lui raconter ça.

LEBRASIER

A Piégois !... Moi ?...

EMMA

Oui, vous... Moi, je ne veux pas avoir une explication nouvelle avec lui... A quoi bon? Ça ne nous avancerait à rien ; nous sommes fixés. Dites-lui que je comprends, que je suis redevenue très calme et que je partirai demain pour Paris.

LEBRASIER, suppliant.

Avec moi ?

EMMA

Avec vous ! Jamais, par exemple !... Après ce que vous m'avez dit tout à l'heure.

LEBRASIER

Emma! Emma! Ça me ferait un si grand plaisir d'être près de vous, dans une circonstance aussi triste, aussi pénible! Je ne vous demande pas des choses extraordinaires pour commencer : Laissez-moi vous accompagner à Paris, vous aider à vous installer...

EMMA

Vous le regretterez, Lebrasier.

LEBRASIER

Jamais, jamais!

EMMA

Comprenez donc, malheureux, que je vous parlerais de Piégois toute la journée! Ce ne serait pas drôle pour vous.

LEBRASIER

Je m'y habituerais...

EMMA

Et comment allez-vous lui expliquer ça?

LEBRASIER

Laissez-moi faire... laissez-moi faire... Oh! ça ne sera pas difficile...

EMMA

Vous allez l'attendre ici, il va revenir.

LEBRASIER

Oui... oui... je vais l'attendre ici... Donnez-moi la main, Emma.

EMMA, lui tendant la main.

Voilà, Lebrasier... Vous viendrez me raconter ce qu'il vous aura dit, n'est-ce pas!... (Prêtant l'oreille.) Le voici... dépêchez-vous...

(Elle sort.)

SCÈNE XII

LEBRASIER, PIÉGOIS

PIÉGOIS

C'est Emma qui sort?

LEBRASIER

Oui, Piégois, oui, mon ami... C'est Emma... Elle va coucher ce soir aux Coccinelles. Je lui prête ma chambre... Moi, j'irai coucher à l'hôtel...

PIÉGOIS

Qu'est-ce que ça signifie?... (Faisant un pas.) Je vais...

LEBRASIER

Non, Piégois, ne va pas la rejoindre. Laisse la partir. C'est ce que vous avez de mieux à faire tous les deux...

PIÉGOIS

Non, non... Je ne veux pas qu'elle parte ainsi sans que je la voie, que je lui explique!...

LEBRASIER

C'est inutile. Elle sait tout, n'est-ce pas? Elle sait que tu aimes Henriette... et qu'Henriette t'aime aussi!...

PIÉGOIS

Tais-toi, Lebrasier, ce n'est pas vrai.

LEBRASIER

Si, mon ami, c'est vrai... Henriette t'aime aujourd'hui. Elle aime l'homme que tu es devenu, et que tu es devenu par elle et sous son influence... Et, certainement, un jour elle sera ta femme. Je ne dis pas que ce sera demain, mais tu y arriveras. Quant à Emma, sois tranquille, je ne la quitterai pas... et je tâcherai... Piégois, de la consoler peu à peu...

PIÉGOIS

Toi?

LEBRASIER

Moi... Je l'aime. Et je me suis permis de le lui dire, je te demande pardon.

PIÉGOIS

Lebrasier! Lebrasier! Tu es un être admirable!... Ah! si elle pouvait t'aimer un jour!...

LEBRASIER

Je l'espère... Au revoir, Piégois... (Il lui tend la main. Paraît Herbelin.) Non, Marcel Piégois, banquier à Paris...

(Il sort pendant que s'avance Herbelin.)

SCÈNE XIII

PIÉGOIS, HERBELIN

HERBELIN

Comment, banquier à Paris... Alors, c'est vrai, vous vous débarrassez du casino?

PIÉGOIS

Mon Dieu, oui, mon brave Herbelin, je me retire de ce genre d'affaires.

HERBELIN

C'est navrant!... navrant!... et vous ne reviendrez plus ici?

PIÉGOIS

Je ne crois pas.

HERBELIN

C'est un désastre.

PIÉGOIS

En quoi?

HERBELIN

Un désastre pour tout le pays... Vous vendez à une compagnie américaine, alors?

PIÉGOIS

Non.

HERBELIN

A qui donc?

PIÉGOIS

Je ne vends pas le casino que personne ne songe à m'acheter. Je le donne...

HERBELIN

Vous le donnez?

PIÉGOIS

Oui... Je tiens à avoir un jour ma statue à Bagnères-d'Oron. Je le donne à la commune...

HERBELIN

Piégois ! c'est un cadeau royal ! C'est magnifique!... (Il lui prend la main.) Ça vaut la croix.

PIÉGOIS

Pas pour moi, pour vous!

HERBELIN

Enfin! il faut qu'il y ait quelqu'un de décoré pour cette affaire-là.

RIDEAU

Paris. — L. Marethieux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 11128.

PQ
2203
C7M7

Capus, Alfred
Monsieur Piégois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY